

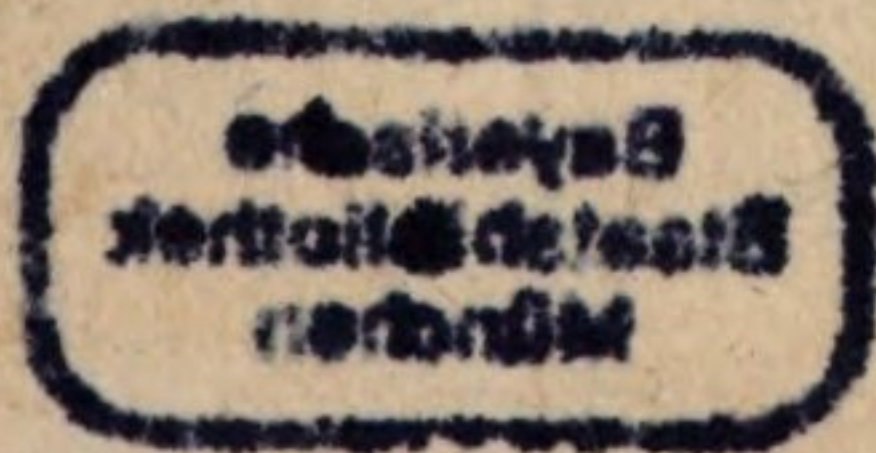
Bibl. Mont.

894

894

Bibl. Mont.

LE
JUGEMENT DERNIER.
POÈME.



J. E.
LUCIEN T. BERNIER

P O R T E

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**



*Une heure a détruit l'ouvrage qui coula six
journées au Toutpuissant. Pag. 48.*

ŒUVRES
COMPLETTES
D'YOUNG,
TRADUITES DE L'ANGLOIS
PAR M. LE TOURNEUR.

Avec douze Figures.

TOME IV.



A PARIS,
Chez DUFART, Imprimeur - Libraire.

AN QUATRIEME, ou 1796.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

OF THE

PHYSICAL SCIENCES

AND

ASTRONOMY

CHICAGO, ILL.



CHICAGO, ILL.

ANNUAL REPORT, 1896.

LE
JUGEMENT DERNIER.
POÈME.

CHANT PREMIER.

*Ipse Pater mediâ nimborum in nocte coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.*

..... VIRGILE.

TANDIS que d'autres chantent la fortune
des Grands, la gloire des Conquérans,
les révolutions des Empires et tout ce
pompeux appareil de la puissance humaine :
tandis que les Poètes de ma patrie
s'échauffent sur les pas du Héros (*) de

(*) Le duc de Marlborough,

6 LE JUGEMENT DERNIER.

l'Angleterre, et s'immortalisent à chanter les actions immortelles : moi ; je m'avance jusqu'au terme des siècles, et j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels, une scène bien plus étonnante, et bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons éclatans de la trompette qui rassemblera les nations, et leur faire entendre les derniers gémissemens de la nature expirante : je veux peindre l'univers dans les alarmes, la terre et les Cieux écroulés, le sceptre antique de la mort brisé, le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts, l'immortel arrivant pour les juger, et prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

Suspendu entre la terreur et la joie, je contemple mon hardi dessein, et je me demande en tremblant, s'il est vrai que c'est moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'astre du jour, ou ceux de la nuit, ont vu de grand et de terrible, est bien au-dessous de mon entreprise. Depuis que je l'ai formée, je ne vois plus ni éclat ni grandeur dans le trône de l'Angleterre, ni dans sa puissance ; et les bornes du globe que j'habite sont trop resserrées pour mes

CHANT PREMIER. 7

vers. Environnez-moi pour m'entendre, foule de mondes épars dans l'univers : et vous, Anges, quels que soient vos rangs et votre nature, quelles que soient les distances de votre séjour, venez tous au secours d'un foible mortel : c'est la gloire de votre maître éternel que j'entreprends de chanter.

Souverain arbitre de tous les êtres, toi devant qui les Anges s'inclinent et s'abaissent, si au premier signal de ta volonté, tous ces objets que nos yeux admirent, tous ces mondes étincelans de lumières sortirent en foule du sein de la nuit et des abymes du cahos, et vinrent se ranger dans l'espace : daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Appaise le trouble de mes sens, dissipe les ténèbres de mon ame, inspire-moi, seconde mes efforts, et donne à mon génie la force de s'égalier à la grandeur de mon sujet.

Homme, leve les yeux et contemple la beauté de l'univers. Vois la terre et la riante surface de ses plaines, ce tapis de verdure et de fleurs dont le printems l'embellit, ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissemens de

8 LE JUGEMENT DERNIER.

L'antique Océan : vois ces monstres qui se meuvent dans son sein , et dont les énormes masses forment dans ses flots des torrens qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le calme. Vois ces forêts qui s'élèvent et couronnent la cime des monts : ces fleuves qui bornent les empires et partagent les climats ; ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'or , et tiennent la fortune des Royaumes et des Rois enfermée dans leurs mines profondes ; ces collines qui montent dans les nues et ombragent de leurs têtes les plaines d'alentour. Vois ces vastes Cités , ces armées nombreuses, ces flottes immenses, et dans les canaux d'Albion la flotte souveraine qui donne des loix à l'Europe. Si ton œil ne peut embrasser la vaste perspective de la terre , vois-en l'abrégé dans la seule Angleterre.

Porte ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'Orient à l'Occident ! L'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur , vaste théâtre où les tempêtes peuvent déployer toutes leurs fureurs , et Dieu toute sa colere. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le

pôle , éclairent la marche des saisons , et guident les pas de l'année. Ils brillent depuis la naissance de l'univers , sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir et recommencer. Que le cercle qu'ils parcourent est vaste ! Que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers , est immense. N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages , la solidité de leurs bases ? Ne te paroissent-ils pas bien dignes d'être immortels ?.... Hé bien ! tous doivent périr et tomber comme le foible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement le lieu où fut la terre , où fut le firmament. Il ne restera dans les Cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations , ni sur la terre , aucun vestige de l'Empire où les Stuarts ont régné. Le tems sera anéanti , l'univers effacé ; il ne restera pas un seul atôme dans l'immensité du vide.

Tôt ou tard , à quelque époque de l'avenir dont le terrible secret est caché dans le livre de la destinée ; peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvelé ses moissons , que toutes les scènes de sa surface auront éprouvé

10 LE JUGEMENT DERNIER.

mille changemens divers ; lorsque de nouveaux Empires seront sortis des ruines des anciens ; que d'autres Bourbons , et (si les hommes en sont dignes) d'autres Annes régneront sur d'autres contrées ; tandis que l'espece humaine , toujours bruyante et tumultueuse , s'agitiera encore sur les traces battues vingt siècles auparavant , et quelle ne songera pas plus que les générations présentes , au jour où la terre s'écroulera , où le soleil s'éteindra ; ce jour épouvantable arrivera. . . .
Eveillez-vous , Mondes , éveillez-vous :
Maîtres des nations , écoutez et tremblez. . . .

Un nuage épais s'élève et dérobe le jour : une nuit soudaine enveloppe tous les Empires de la terre ; les vents impétueux déchirent les forêts , dispersent au loin leurs débris : ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent et se balancent dans l'air comme les cedres qui couvrent leurs cimes : les vallons entr'ouverts montrent le fond de leurs abymes : l'Océan agité dans toute sa masse , mugit dans tous ses flots , brise ses barrières et se déborde par tous ses rivages : des taches de sang s'étendent et rougissent le disque ar-

CHANT PREMIER. II

genté de la lune : le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres : un tonnerre continuel gronde dans la profondeur des Cieux, et ses longs roulemens se répondent d'un pôle à l'autre pôle.

En ce moment, la trompette fatale, à moitié cachée dans les nuages, à moitié découverte à l'œil des mortels, répandra ses sons épouvantables : ses bruyans éclats pénétreront jusqu'au centre de la terre, et ébranleront les voûtes de l'univers... Les vivans tomberont morts, les morts s'éveilleront de terreur. Jamais son plus formidable n'effraya la nature. Non, le bruit des clairons guerriers, dont les Cieux retentirent, quand Satan et Dieu combattoient dans les plaines Ethérées, les éclats des foudres que le Tout-Puis-sant lançoit sur les Anges rebelles, ni l'horrible cri qu'ils pousserent en tombant dans l'abyme, ne furent point si terribles.

Si les Anges sont tombés, comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler et se croire en sûreté ? La vertu ne se donne point gratuitement à la paresse : elle se vend au courage. Il faut des travaux, des peines, des efforts continuels pour l'obtenir et pour la conserver. En

12 LE JUGEMENT DERNIER.

deçà du tombeau , il n'est point de bonheur pur et paisible ; les périls succèdent sans fin aux périls ; ne cherchons ici-bas que les plaisirs inquiets de la victoire , et non pas les plaisirs tranquilles de la paix.

Si l'homme se soumettoit de bonne grace à sa destinée ; s'il rentroit dans les bornes de sa nature ; si , lorsque la volupté lui tend ses bras séduisans , que la beauté lui sourit , que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir , son ame se transportoit dans cet avenir , qu'elle se représentât l'appareil de ce jour épouvantable , qu'elle s'imaginât entendre les sons de la trompette , voir les morts se lever tremblans , du fond de leurs tombeaux silencieux , ces images feroient sur elle des impressions si profondes , qu'il n'est point de puissance sur la terre qui pût ébranler ses résolutions. Se croyant déjà la compagne des Esprits célestes , elle ne jeteroit sur le monde que des regards dédaigneux : en vain la mort , présente et le glaive en main , menaceroit de frapper , sûre de vaincre , elle demanderoit le combat
et

et mesureroit l'espérance de ses plaisirs sur la grandeur de ses dangers.

C'est le crime qui rend ce dernier jour si terrible. Evitez le crime , et vous me verrez sans effroi continuer de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

Tant que le serpent peut nuire , tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur , et nous fait craindre l'épaisseur du gazon : mais dès qu'une fois son dard est arraché , dès qu'il n'est plus dangereux , il s'embellit à nos yeux ; nous admirons son œil étincelant , sa peau lisse et bariolée , ses écailles luisantes , sa queue qui se replie , sa tête qui se dresse ; tout ce qui nous faisoit horreur nous fait plaisir , et notre aversion se change en amour.

Viens donc , ma muse , toi dont l'humeur mélancolique aime les scènes de tristesse et d'effroi , toi qu'on voit si souvent errante au milieu des tombeaux et des sombres Royaumes de la nuit , viens peindre toute l'horreur de ce moment , le plus affreux de tous ceux que l'univers aura vus depuis sa naissance , où la terreur et le désespoir seront à leur

14 LE JUGEMENT DERNIER.

comble : commence par dire quel changement se fera sur la terre, et quels sentimens étrangers agiteront le cœur de l'homme.

Quel spectacle déplorable ! Jadis la terre fortunée, mollement inclinée sur son axe paisible, rouloit avec majesté dans son orbite : mille planetes brillantes tournoient sans relâche autour d'elle et composoient sa cour : les unes étoient chargées d'entretenir l'agréable variété des saisons, et les douces vicissitudes de l'automne et du printemps ; les autres de conduire ses vaisseaux sur l'étendue des vastes mers : celle-ci d'élever et d'abaïsser la surface de l'Océan ; celle-là de l'éclairer de ses rayons, et de porter tour-à-tour à ses deux hémispheres le tribut et l'or de sa lumière. Ce globe si chéri des Cieux, si favorisé du Créateur, qui en avoit fait un séjour de plaisirs et de délices, maintenant déshérité de sa tendresse paternelle, est tristement plongé dans les ténèbres et abandonné aux horreurs du désespoir et de la nuit. Plus de soleil qui brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de lumière, que les effrayans éclairs des foudres qui sillonnent

CHANT PREMIER. 15

les Cieux : ses montagnes sont écroulées : ces fleuves fameux sont taris ; et sa surface défigurée n'offre plus qu'un cahos informe , qu'un long enchaînement de ruines. Rien n'est en sûreté sur le trône de Dieu.

O terre , telle est ta destinée ! Quelle consolation , quel asyle offriras-tu à ton coupable maître ? Que l'homme , ce Roi si fier de tes Empires , sera profondément humilié ! Comme il maudira sa noble stature , et cette forme imposante qui sembloit les distinguer du reptile qui se traîne ! Il reconnoît maintenant que le ver est son égal et l'enfant de la même argile que lui ! Quelles tranges douloureuses éprouvera son cœur tremblant ! Dieu puissant , pourquoi abandonnes-tu ainsi l'ouvrage de tes mains ? O toi , qui dans ta longue agonie sentis la douleur parcourir tes veines palpitantes et pénétrer tes sens de ses pointes aiguës , toi que la mort a conduit captif dans ses sombres Royaumes et qui a appris d'elle l'horrible mystère des maux des mortels , Dieu sauveur , protège - moi dans cette heure épouvantable.

Un malheureux qui a trahi son Roi ,

16 LE JUGEMENT DERNIER.

sent qu'il ne pourra soutenir ses regards menaçans ; son cœur épouvanté lui conseille la fuite : il veut sortir de sa patrie, et chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance ; mais des ordres rapides l'ont devancé : un décret rigoureux lui ferme les mers et l'emprisonne dans sa patrie ; le port où il cherchoit son salut le repousse sous le coup du glaive. Ainsi les hommes fuiront de l'Orient à l'Occident, du pôle à l'équateur, implorant vainement un abri contre la colere d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les couvrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejeteront de leur sein les coupables et les renverront à leur destinée : les antres des rochers ne seront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

Ambition, étale toute la pompe de tes grandeurs ; richesse, offre - moi tous les trésors des Indes ; vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enivrant ; beauté, déploie devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne, lorsque le desir des biens immortels s'éveille dans mon ame, et que

sur l'aile des transports, elle s'élance dans les Cieux ; comme Elie dans son char de feu, recevoit en souriant les menaces de la mort, languit après le moment de sa dissolution, éprouva du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentit un doux transport, aux approches du tombeau : religion, voilà ton triomphe : religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, et je ne vois dans l'univers que mon ame et Dieu.

O mon ame, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les loix qu'il leur a tracées, soit qu'ils s'en écartent, c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang, qui ne respirent que la proie, s'appaisent au premier signal de sa volonté, adoucissent leur nature sauvage, et deviennent les protecteurs de l'homme étonné. Je t'atteste, ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine, tandis que la nuit t'environnoit de

18 LE JUGEMENT DERNIER.

toute son horreur , et que l'Océan courroucé mugissoit au-dessus de sa tête.

Le tonnerre gronde; l'éclair vole , tous les vents déchaînés et furieux son venus se combattre sur les mers : les vagues écumantes élancées dans les nues découvrent le fond des abymes : la mort accourt et se présente aux matelots épouvantés. Ils jettent un regard tremblant sur leurs actions passées. Le courage les abandonne. Immobiles et muets de terreur , leur ame est affaissée dans un morne et profond désespoir. Ni larmes ni prières ne peuvent appaiser la tempête. La barque est surchargée de ses richesses : ils jettent leurs trésors aux flots irrités. Si du moins par ce sacrifice ils pouvoient racheter la vie ! Mais l'orage continue : la barque est prête à s'enfoncer... Plus de merci. Pour se sauver eux-mêmes , ils saisissent le Prophète tremblant et le précipitent dans la mer. Il descend au fond de l'abyme : les vagues se referment sur sa tête; il est compté au rang des morts.

Il vit : le Maître du monde jetant un regard propice sur son serviteur, étend pour le sauver sa main puissante. Il impose silence à la tempête, commande aux flots

PREMIER CHANT. 19

d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protège, et de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abyme : les monstres s'éloignent avec respect, oublient leur voracité à la vue de leur proie, contemplent sans colere cet hôte nouveau, et se jouent innocemment autour de lui.

Mais voici un prodige nouveau. La voix du maître de la nature a pénétré jusqu'au fond des mers : grand Leviathan, c'est toi qu'elle appelle : il prête l'oreille en silence : il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élance et bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête : il s'avance : les sables émus noircissent et troublent l'onde ; les vagues partagées reculent jusqu'aux rivages.

Le monstre écartant ses mâchoires énormes laisse voir dans ses flancs un gouffre aussi vaste que ceux de la terre déchirée, lorsque l'air emprisonné dans ses entrailles, fait effort contre sa surface tremblante, et s'ouvre un large passage. Le Prophete contemple avec surprise sa sombre profondeur, parcourt des yeux son vaste contour et les files tranchantes de ses dents monstrueuses. Enfin il prend pos-

20 LE JUGEMENT DERNIER.

session de cette retraite spacieuse , et vogue en sûreté dans ce vaisseau animé.

Lui seul entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre sans danger les aquilons mugir dans les flots , de rester suspendu sur la cime de leurs montagnes liquides , de descendre jusqu'à ces eaux dont la masse immobile dort en silence loin du bruit des tempêtes. Lui seul pénétra dans les fondemens souterrains où s'appuient les collines de l'Océan , et dans les antres ténébreux de ses rochers inclinés. Il respira dans les lieux où la sonde n'atteignit jamais , voyagea vivant dans l'empire solitaire de la mort.

Il vécut deux jours et deux nuits de cette vie merveilleuse, errante au travers d'épaisses forêts de corail, et des labyrinthes ignorés , de rochers et de sables. Dès que les rayons de la troisième aurore eurent doré les côtes et argenté les flots , le roi des mers se souleva sur leur surface et déposa doucement sur le rivage l'hôte fragile et sacré dont l'Eternel l'avoit chargé de lui répondre.

C H A N T S E C O N D.

Nous espérons que les morts ressusciteront du sein de la poussière , et qu'ensuite ils seront immortels comme des Dieux.

. P H O C Y L.

MAINTEANT l'homme s'éveille : il se leve de la couche silencieuse où il a reposé pendant des siècles ; il secoue le sommeil d'une nuit de dix mille ans , et s'avance sur les bords du monde nouveau. Ma muse n'est point de celles qui se bornent à chanter les bergers ou les rois. Elle s'abandonne à sa fougue : elle ose se risquer dans la vaste éternité. Mon sujet embrasse l'Univers , et mes chants intéressent toute la race humaine.

Une seconde fois la trompette sonne. C'est le signal de l'assemblée universelle de tous les êtres qui ont respiré. La plaine où vont se rendre toutes les générations

22 LE JUGEMENT DERNIER.

est préparée par des tourbillons impétueux qui renversent , emportent les cités , les forêts et les montagnes dans les abymes , et ne laissent qu'un espace immense et aplani.

Déjà les tombeaux s'ouvrent et rendent leur dépôt. La poussière s'anime , les ossemens s'agitent , les membres dispersés se meuvent , se cherchent , s'unissent et complètent des corps immortels.

Tandis que l'Univers soumis fléchissoit sous les loix de la superbe Rome , Rome obéissoit à Pompée. Un jour perdu , perdit ce maître de la terre , et le rendit un objet de mépris et de pitié aux yeux mêmes de son ennemi. Victime tombée sous les coups d'un traître , son sang rougit le poignard d'un lâche assassin , et fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu sa grande ame au milieu des horreurs des combats ! Si les cris confus des mourans , mêlés aux sons des clairons , eussent accompagné les derniers soupirs du héros , et honoré sa mort ! Mais il périt sans gloire et sans vengeance ; tandis que César lance un regard de mort sur le monstre dont la main ensan-

glantée lui fait présent de l'Univers, dans la tête de son rival, son corps hideux reste abandonné sur le rivage. Cette tête et ce tronc défiguré se rejoindront encore, quel que soit l'intervalle des Royaumes et des mers qui les aient séparés. Il ne sera pas sur la terre ou dans l'air un seul atôme qui ne s'anime à ce signal puissant, et ne reprenne le mouvement et la vie.

Ainsi dans un beau jour d'été l'on voit un essaim d'abeilles bourdonnantes, enchaînées l'une à l'autre, se jouer au milieu des airs, sans pouvoir fixer leur volage inconstance : mais que l'airain sonore vienne à retentir; charmées de ses sons, elles mettent fin à leurs erreurs, elles descendent par pelotons autour de l'arbre voisin, et se suspendent avec grace à ses rameaux.

Quand les corps seront rajeunis, l'ame qui peut-être erroit près du pôle, ou voyageoit émerveillée au milieu des astres brûlans, ou qui restoit attachée aux lieux où reposoit son corps, ou bien côtoyoit déjà les bords de son séjour éternel, agitée de crainte et de desirs dans l'attente de sa destinée, l'ame alors, fidelle à son

24 LE JUGEMENT DERNIER.

union , revient épouser son argile immortalisée , et s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en échappe comme auparavant ; ce n'est plus une machine fragile et périssable ; des ressorts que le tems ne peut user entretiendront désormais ses mouvemens éternels.

Ainsi un fragile modele reçut d'abord du génie de l'Architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu ; avant que cette esquisse aggrandie devînt le palais somptueux dont le chêne et le marbre durables ont élevé les colonnes , affermi les fondemens ; avant que l'airain et le fer ussent enchaîné de leurs robustes liens tout l'ensemble de l'édifice , et lui eussent promis de le défendre long-tems contre l'injure des siècles.

Maintenant cette voûte antique et sacrée , ce dôme fameux où viennent se rendre tôt ou tard du sein des Cours , ou du milieu des camps tous les héros de l'Angleterre , quelles que soient leur grandeur , leur sagesse , ou leurs vertus , pour nourrir le ver et se résoudre en poussière ; cette demeure solennelle des morts couronnés , où les sujets foulent sous leurs

pas les Monarques gissans , voit une race nombreuse de Héros et de Rois sortir de son sein , et remplir sa vaste enceinte. Ici , ce n'est plus l'épée de la victoire qui donne les couronnes ; c'est la vertu : le mortel , qui vécut le plus vertueux , ressuscite le plus grand.

Et , ce ne sera pas seulement des champs de sépulture et du sein des tombeaux que sortira la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux , de tous ces lieux charmans consacrés à nos jeux et à nos plaisirs, s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres dont ses ossemens foulés servent de base à l'appareil du luxe de leurs enfans. Il n'est point de place sur la surface du globe, où l'on ait creusé une tombe , et le sable du fond des mers est jonché de cadavres. Tout est rempli , tout est couvert des débris de l'homme , et dans ce jour terrible , on verra de toutes parts l'espece humaine renaître et sortir par essaims de ses tombeaux en feu.

Mais tous ne se réveilleront pas en même tems, et tous n'éprouveront pas les mêmes sentimens à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumie-

26 LE JUGEMENT DERNIER.

re , seront effrayés de l'éclat du jour , regretteront le tombeau , et rappelleront la nuit. Les autres , dont la vertu longtemps éprouvée et toujours inébranlable , aura triomphé des assauts du vice et du choc des passions , dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes séducteurs de la volupté , ni fléchi sous la menace des tyrans , envisageront sans pâlir ce jour d'horreur , paroîtront des Dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre ; les astres tombans , ni la terre tremblante ne troubleront point leur ame tranquille. Ils verront d'un front calme la terre se dissoudre , les Cieux s'écrouler , l'abyme s'entrouvrir , toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce jour éternel , et souffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

Ici la grandeur est abaissée , la force est impuissante ; le pauvre est dans la joie : la beauté se fait horreur et cache son visage. Chrétiens et Juifs , Turcs et Payens , tous sont confondus dans le même troupeau ; et peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions , et qui frappés de blessu-

res mutuelles , sont morts ennemis l'un de l'autre , s'éveilleront amis , et se tenant par la main iront se présenter à leur commun Créateur , pour lui demander le même bonheur.

Mais la confiance et la joie seront surtout pour les bienfaiteurs du genre - humain. Qui sont ceux que je vois briller avec distinction dans ce rang illustre ? Muse , prosterne-toi , et paie l'hommage de ta reconnoissance aux hommes vertueux à qui tu es fiere de la devoir. Wicham , Fox , Chickley , je vous salue , noms illustres , dont l'éclat doit briller dans les siecles les plus reculés. C'est sous les ombrages que vos mains ont plantés , près du cristal des fontaines que vous avez ouvertes , que mes doigts tremblans ont essayé les premiers sons de ma lyre. Votre gloire fut d'obliger les Rois de mon pays en faisant le bonheur de leurs peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

Et moi , qui étois , il y a quelques années , moins que le ver , l'aiôme et l'ombre , est-il vrai que je vivrai , quand tous ces astres seront éteints ? Survivrai-je à la terre anéantie , et marcherai-je l'égal

5	7	5	5
2	2	2	2
5	7	5	5
2	2	2	2

28 LE JUGEMENT DERNIER.

des Anges ? Debout devant le trône de l'Eternel , verrai-je éclore de ses mains des mondes nouveaux où l'on racontera peut-être les aventures de l'espece humaine ?

Mais avant que ce bonheur commence, avant que l'ame s'élève dans ces demeures éternelles , le Juge descend au bruit du tonnerre, et tout le genre-humain comparoît devant son tribunal.

Je vais crayonner ce hardi tableau. Grande Reine à qui j'obéis , écoute avec respect. Je n'ai pas besoin du secours de l'art pour maîtriser l'attention et pour émouvoir les cœurs. Loin d'ici toute fiction , et tout ce merveilleux inventé pour étonner l'imagination. Voyez si ce Dieu qui descend , est un Dieu fabuleux : c'est le véritable : à son approche, les mondes innombrables qu'il a formés sont dans le silence et dans l'attente.

Vois la vaste enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre son arrêt : une garde d'esprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine immense. Chaque siècle, chaque Empire y verse ses habitans ; il ne reste plus de

traces de cette chaîne de siècles qui ont séparé les époques différentes de la naissance des Rois. Nemrod et Bourbon se mêlent dans la foule : Adam salue le dernier de ses enfans.

Quand la science est frivole , que l'art est vain , quand ils ne servent pas à la vertu ! Que de tems a été perdu , que de volumes ont grossi sous la main des Savans , pour fixer le jour de la naissance d'un héros et compter ses ancêtres ! Quelle joie , quels transports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment où la suite des hommes célèbres que les premiers siècles du monde ont vus naître , se découvre à leurs yeux ? Hélas ! Tous ces Savans sont maintenant occupés de soins bien plus important : et César même passeroit sous leurs yeux qu'ils ne songeroient pas à le remarquer.

Quel nombreux concours ! Les vagues qui se brisent sur les rivages retentissans , les feuilles tremblantes des forêts agitées , les lustres d'or attachés à la voûte des Cieux , ne sont point en si grand nombre. Toutes ces armées formidables dont la présence faisoit tomber un Empire et naître l'autre , et dont l'arrière-garde mar-

30 LE JUGEMENT DERNIER.

choit encore dans les ombres de la nuit , lorsque leur large front s'avançoit déjà sur le champ de bataille , éclairé des premiers rayons de l'aurore : ce monde de soldats que le puissant Xercès traînoit à sa suite , tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes , où Rome victorieuse fut forcée de céder la victoire à Carthage , et reçut une plaie si profonde qu'une seconde plaie semblable eût terminé la le cours de ses destinées , et privé la terre de sa quatrième monarchie ; tous ceux encore qui remplirent les champs fameux de Blenheim et de Ramillies , tous sont ici ; mais leur foule se perd et devient insensible dans la foule des hommes. comme une vague dans l'immensité de l'Océan.

» Enfans des hommes , préparez-vous
» au jugement , « crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau ; j'entends ses gémissemens profonds ; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O toi , qui que tu sois , qui fus le plus puissant des Monarques de la terre , qui naquis sous l'étoile la plus heureuse , qui ne ceignis jamais sans succès ton épée

CHANT SECOND. 31

fortunée , qui réunis le plus de Royaumes sous ta domination ; toi qui dans le jour de tes triomphes , t'écriois : » Que » le Tout-Puissant regne s'il veut dans » les Cieux ; cet univers est mon Empire : « Tremble en ce moment de lever les yeux... O ma muse , quel trouble t'agite ! Quel nombre , quelle mesure vas-tu choisir ?

Soudain des ondes de pourpre enflamment les Cieux : l'instant d'après , ce rideau de feu s'ouvre et laisse voir dans l'enfoncement le Dieu qui régnoit invisible sur les mondes. C'est de - là qu'il gouverne la nature , que d'un regard il pénètre , embrasse tous ses ouvrages , crée , conserve et détruit ; c'est de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis , errans à l'aventure sur ce globe suspendu dans l'air.

C'est du fond de ce sanctuaire que je vois sortir le fils de l'Eternel. Dieu ! Quels torrens de lumière ont blessé ma vue éblouie ! Il est porté sur un trône flottant , son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers , terrible comme au moment où il précipita des Cieux l'Ange enflammé des enfers. Une

sia
 φ sis
 IIIIIIIIIII
 a φ sia
 φ sis

32 LE JUGEMENT DERNIER.

ceinture d'étoiles entoure ses flancs radieux : la nuit repose sur ses sourcils ; son visage a l'éclat de l'aurore. S'il abaisse sur l'homme un regard doux et favorable, l'homme attend ou reçoit le bonheur : mais si ses yeux ardents lancent le feu de la colere , le malheur nous saisit. A sa main gauche est le volume brillant de la science ; à sa droite , le glaive de sa justice étincelle.

C'est dans cet appareil que s'avance au travers des Cieux , au milieu des foudres et des éclairs l'arbitre de la vie et de la mort : la troupe des Anges le précède , rangés en files brillantes , et célébrant sa gloire dans des concerts ravissans. Descendu jusqu'à la hauteur des astres , il s'arrête : là , tous les nuages assemblés s'élèvent et s'arrondissent en deux colonnes nuancées d'or et de pourpre. L'une s'appuie sur la terre : l'autre repose sur les mers ; et les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Elles soutiennent le tribunal où il va juger l'univers. Des voiles formées du plus pur azur des Cieux flottent du haut de cette voûte de cristal , et se jouent autour des colonnes.

La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'est-là que le Juge éternel, monté sur son trône, paroît dans tout l'éclat de la divinité : ses vêtemens sont parsemés d'étoiles merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

Alors un Archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la religion, dont les ondes flottantes ombragent et découvrent tour-à-tour la moitié de l'étendue des Cieux.

O gloire formidable, dont l'éclat tourmente les yeux du coupable ! Arrête, muse imprudente ; ne révèle point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchans. Crains de dire qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve, que leurs ames périssent avec leurs corps, ou que Dieu soit dépouillé de l'Empire de l'univers. Dis plutôt, si tu le sais, par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère, qu'une conscience sévère qui ne sait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres

34 LE JUGEMENT DERNIER.

que les larmes du remords , les travaux , la vigi ance , et les saintes violences de la priere ? C'est ainsi qu'en ce moment , animé d'une ferveur inconnue à mon ame , je dépose mon cœur aux pieds de l'Eternel , et le dévoue à lui dans ce temple auguste dont les Cieux forment l'enceinte , trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O toi , dont la balance pese les montagnes , dont le souffle peut changer l'Océan des eaux en Océan de feu , et ses flots humides en flots brûlans , le plus foible des enfans de la terre , tremblant et prosterné , tombe à tes pieds , et implore ta clémence. Ah ! daigne commander aux vents d'emporter , d'ensevelir mes fautes et le passé dans les abymes de l'oubli. Que je voie toujours ton pouvoir et ma foiblesse , et que mon ame te soit dévouée toute entière ; regne sur ma volonté : excite , calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillans transports de la colere , que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme pour secourir le malheureux et soulever le fardeau dont son ame est oppressée. Que le volume où ta sagesse a dicté ses

leçons soit toujours devant mes yeux ,
et que ma raison ne se lasse point d'y
lire. Quel est celui qui tous les ans pare
le printems de fleurs comme une jeune
bergere, et dit à l'été de s'avancer comme
l'épouse sortant du lit nuptial ? Quel est
celui qui fait éclore les fruits du sein fé-
cond de l'automne, et ordonne ensuite à
l'hiver de la dépouiller de sa parure ? Ce
n'est pas le maître de l'Empire Ottoman ,
ni le Czar plus grand que lui, ni cette
Reine qui du sein de notre île donne à
l'Europe la paix ou la guerre.

Que tous les objets de la nature rappel-
lent à mon ame le souvenir de son auteur !
Quand j'entends l'Océan mugir, ou gron-
der le tonnerre , que la terreur de sa
vengeance excite dans mon cœur des alar-
mes salutaires ! Quand je vois la terre se
parer de fleurs, ou les astres répandre la
lumière , ô mon ame , n'oublie jamais
de lui rendre hommage !

Que dans toutes les scenes variées de
la vie , au milieu des plaisirs de la ri-
chesse , ou des horreurs de l'indigence,
ta gloire soit toujours le terme de mes
pensées et le but de mes démarches ! Soit
que l'épée de la guerre brille dans nos

36 LE JUGEMENT DERNIER.

mains, soit que dans le repos de la paix nous chantions à l'ombre de nos vignobles, c'est à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes, ou l'hommage des doux plaisirs de nos vendanges. C'est toi qui flétris la grappe, ou qui la colores; c'est par tes ordres que l'arc est bandé, que les traits sont lancés, et que nos armées victorieuses passent les mers et donnent à la reine d'Albion le sceptre du Nord.

Fais que toujours levé avec l'aurore, j'ouvre par la prière et te consacre le jour naissant : que mon ame à son réveil entonne ta louange, et s'élève par degrés dans les Cieux avec l'astre qui nous éclaire; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant, mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour, et que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

Permis à la nuit de m'entretenir de ta grandeur, lorsqu'elle a tiré le sombre et majestueux rideau qui ferme le monde; que ses astres taciturnes s'élevant sur nos têtes, portent dans l'ame une clarté paisible, et nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh, comme le tumulte
des

des idées se calme en ce moment ! Comme l'ame attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions ! Quelle occupation sublime et délicieuse , de suivre cet arc étoilé et d'arriver jusqu'au palais du Monarque des jours , d'admirer sa cour , de briguer ses faveurs , et d'abaisser de cette hauteur ses regards sur l'univers assoupi !

N'es-tu pas celui qui peut ébranler les fondemens du monde ? Emploie donc ta puissance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux mettre un frein à la fureur des flots , appaise les transports et le trouble de mes sens ; enseigne-moi à opposer une fermeté toujours égale aux attrait du plaisir et aux assauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes desirs ; entretiens dans mon ame le feu sacré de la religion ; soutiens - la dans l'espérance , et fais - lui saisir le prix que ta main a caché dans le sein de l'éternité Qu'au grand jour des récompenses , je voie sans frayeur le livre fatal s'ouvrir ; et que porté dans le séjour du bonheur , je mêle aux concerts des anges ma voix reconnoissante.

CHANT TROISIEME.

*Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus ,
Quo mare , quo tellus , correptaque regia Cæli
Ardeat , et mundi moles operosa laboret.*

... OVIDE. *Met.*

JE veux chanter l'ouverture fatale du livre des destins , les demeures brillantes des Anges et des hommes vertueux , l'horrible destinée des coupables , le séjour affreux des tourmens et des maux. C'est ici le dernier et le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire , ou rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Mais elle s'anime , elle s'enflamme près du terme de sa course ; elle monte au-dessus du pôle étoilé. Dans son vol rapide , elle voit l'univers diminuer , le soleil s'éloigner , s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des Cieux a peine à sou-

CHANT TROISIEME. 39

tenir leur splendeur. Elle entend les chants d'alégresse des Archanges, dont la nature entière répète et prolonge les sons.

Tantôt dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succede un profond et vaste silence. Anges et hommes restent muets et immobiles. Elevé au-dessus d'eux , le Juge terrible promene ses regards autour de lui. Les Cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fatal que des Séraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau , on entend un gémissement universel. Oh , mon ame ! seras-tu là ?

Il commande , et la foule des hommes est rapidement séparée en deux portions. Vois à sa gauche quel abattement , quelle pâleur hideuse défigure les visages : quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Vois dans quelles angoisses , dans quelles transes d'effroi ils frappent leur sein et détournent la vue. L'orbe de leurs yeux effarés et tremblans roule dans la frayeur , et révèle les tourmens intérieurs de leur ame : la douleur parle dans chaque geste , dans chaque regard , et d'intervalle en

40 LE JUGEMENT DERNIER.

intervalle ils poussent un gémissement de désespoir. Lecteur , si tu es coupable , épargne à ma muse cette triste peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

Si tu voyois ton pere , ton frere , l'épouse que tu aimois , et tous les compagnons de ta vie , qui n'eurent que les mêmes intérêts , que les mêmes desirs , qu'un même cœur avec toi , séparés de toi pour jamais ; et toi resté seul malheureux ; quelle vue désespérante ! Que ne donnerois-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie , une des heures , un des instans que le tems a emportés ? Espère de repousser le flux de l'Océan , d'arrêter la tempête dans l'air , et le soleil dans sa course ; mais désespère d'obtenir cet instant.

Voyez à la droite , quels visages aimables et gracieux ! Comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits ajeunis , quelles riantes couleurs , quels yeux brillans d'un éclat immortel ! Quel air triomphant ! Leur regard noble et fier ose s'arrêter sur le tribunal où le juge redoutable est assis , soutenir le regard menaçant de sa colere. O gloire du

CHANT TROISIEME 41

juste ! Sont-ce là ces formes humaines qui étoient tombées en poussiere ? Mais on voit encore sur leur front quelques traces légères de trouble et de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand le Prêtre s'approche pour l'unir à son époux, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet et troublé : son cœur palpite, l'incertitude et mille sentimens divers l'agitent. L'inquiétude et la joie se mêlent sur ses joues de rose, elle tremble que quelque accident imprévu ne ravisse de ses mains le bonheur qu'elle est prête à saisir, et ne change en peines cruelles ses douces espérances.

Maintenant que la famille d'Adam, depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans, est rassemblée dans deux classes séparées, sans autre différence que celle du crime et de la vertu, levez les yeux, vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres, et pensez que la renommée est quelque chose de grand ; voyez et cherchez les traces de cette gloire de la race humaine, de tous ces exploits vantés, dont on a chargé les annales du tems. Ceux qui fonderent des sectes, qui con-

42 LE JUGEMENT DERNIER.

quirent ou céderent des couronnes , qui donnerent leur nom aux nations , réunirent sous leur obéissance des Empires fameux , comblèrent des vallées , aplanièrent des montagnes , marquerent aux fleuves la route de leurs cours , soumirent l'Océan à leurs flottes victorieuses , tous sont ici confondus sans distinction : vérité qu'on devroit écrire dans le palais des Rois !

Cette heure , sur laquelle le Tout-Puissant a de toute éternité tenu ses yeux attachés , qui a déterminé la création de l'univers , et tous les événemens du monde , soit que sa main ait répandu les biens ou les maux , soit qu'elle ait changé , détruit ou conservé , qu'elle ait renversé les trônes de l'Orient et du Midi , donné à l'Occident ou au Nord l'empire de la terre , cette heure terrible est arrivée.

Au-dessus , le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat : ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des Cieux s'ouvrirent au fils de l'Eternel , lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit , que chargé de trophées il traversa les airs , et fut

CHANT TROISIEME 43

salué vainqueur aux acclamations des Anges.

Au-dessous, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont enmassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent et se succèdent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre, vaste et profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir et dévorer leur proie. A cette vue épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, et se pressent autour du trône de l'Eternel.

Telle est la scene qui doit terminer les espérances et les craintes des mortels. Continue ce tableau, qui l'osera... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'est emparé de mes sens ; et l'univers se renverse devant ma vue. O terreur ! je vois le Juge suprême fronçant son sourcil irrité : tout l'appareil des supplices éternels est présent à mes yeux. Je n'en peux soutenir le spectacle : je me sens défaillir : mon sang glacé s'arrête ; mon ame est prête à s'échapper. La seule idée de ces tourmens me tue.

» Ah ! quelle est la main cruelle, s'é

44 LE JUGEMENT DERNIER.

» criera le coupable , qui a brisé les
 » barrières de la tombe où je dormois en
 » paix ? O mort barbare , tu ne m'as
 » donné qu'un abri passager ; tu ne m'as
 » retenu quelque tems dans ton sein que
 » pour me livrer à la colere d'un Dieu
 » vengeur. Enchaîné dans les flammes ,
 » la voix ne m'est laissée que pour pous-
 » ser des cris de douleur : mes yeux
 » brûlans ne verront plus d'autre clarté
 » que la lueur des feux qui me dévo-
 » rent.

» Toutes ces facultés dont le Ciel m'a-
 » voit fait don pour mon bonheur , le
 » sentiment , la raison , la mémoire ,
 » toutes se tournent contre moi , sont
 » mes ennemis , et s'unissent pour me
 » tourmenter. Je n'existerai donc plus
 » que pour souffrir ! Quoi ! nul relâche !
 » nul soulagement ! nul rayon d'espoir
 » ne me luira de quelque coin des Cieux !
 » Ce Dieu si bienfaisant n'y regne - t-il
 » plus ?

» Jamais ! Jamais ?.... O son épouvan-
 » table et qui précipite la pensée dans
 » un abyme sans fond ! Si je ne fusse ja-
 » mais né , je n'eusse point été coupable ,
 » et je ne serois point malheureux. Que

CHANT TROISIEME. 45

» ne m'a-t-on laissé augmenter la masse
» des êtres insensibles, former l'onde du
» ruisseau, ou la fleur des champs ! Dieu
» compatissant ! pourquoi m'éveiller du
» sein des ténèbres et de la poussière où je
» reposois, pour m'affliger de la lumière ?
» Quel besoin de façonner mon argile
» à ton image, pour ne lui donner d'au-
» tre vie que la douleur ? Les animaux
» sont plus heureux. Ils naissent, ils vi-
» vent et se rendorment dans une mort
» paisible. La peine est pour l'homme
» seul.

» O Dieu ! peux-tu, du sein d'un bon-
» heur parfait, me voir enfoncé dans cet
» abyme, et m'entendre sans pitié tantôt
» t'appeller mon pere du milieu de cette
» mer enflammée, tantôt maudire ton
» pouvoir ? Mets-tu ta gloire à me voir
» souffrir ? Si tu te plais à exercer ta ven-
» geance, prends et lance tes foudres ;
» renverse des mondes, mais ne réunis
» pas ta toute-puissance contre un mal-
» heureux atome : oublie - moi : laisse-
» moi me perdre dans ton immensité ; ou
» laisse-moi mourir encore une fois ». Il
est trop tard : il n'est plus d'espoir pour
les malheureux. Ils porteront sans relâ-

46 LE JUGEMENT DERNIER.

che tout le poids de la colere d'un Dieu irrité.

Cependant les immortels heureux s'avancent en triomphe, vont prendre possession de leurs demeures fortunées, et remplir les trônes que les anges rebelles ont laissés déserts.

Que d'autres achevent le hardi tableau que j'ai commencé : je sens mes forces s'affoiblir, et mon génie descendre de la hauteur où il s'étoit élevé. Choisissons un sujet moins grand, mais digne encore d'être chanté. Je vais peindre le monde en flammes et la dissolution des éléments.

L'heure fatale est arrivée : et la nature frissonne aux approches de sa fin. De violens éclats de tonnerre donnent le signal. Tous les météores s'attroupent dans les Cieux. Mille éclairs sont lancés sur la terre ; et son globe s'embrase : d'épais nuages montent dans l'air et l'obscurcissent : des lames de feu étincellent au travers de la fumée ondoyante, et sillonnent le sein de la nuit profonde : les Cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des quatre coins du monde, quatre anges soufflent de leur haleine immortelle les vents

CHANT TROISIEME. 47

impétueux. L'incendie s'accroît : la flamme se répand : ses flots s'enflent , s'agitent et remplissent l'atmosphère. Ici , elle s'élève en tourbillons , et confond dans une ruine commune les cités et les déserts : là elle tombe en masse sur un Royaume éloigné et le dévore : ici des monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés , et comblent les vallons de leurs vastes débris.

Avez-vous entendu ce craquement effroyable dont tout le globe a retenti dans sa profondeur ? C'est le fracas de l'Olympe et de l'Atlas tombants. Ces masses énormes posées de la main de Dieu , dont la durée sembloit éternelle , ne sont déjà plus que cendres et fumée.

Montrez-moi cette île fameuse dont les Rois de la terre venoient mendier les trésors , l'alliance ou la vengeance ; cette terre qui fut chérie des Cieux , et qu'on nommoit l'Angleterre. Les mers qui l'entourent ne peuvent-elles plus la défendre ? Hélas , les mers l'entourent aujourd'hui pour la dévorer !

Les Anges demanderont où furent les limites de l'Asie , et les plaines fécondes de l'Europe ; dans quels lieux s'éten-

48 LE JUGEMENT DERNIER.

doient les sables déserts de la Lybie ; dans quels climats l'Inde enfantoit l'or et les diamans. Toutes les parties de la terre , tous ses Royaumes seront abymés l'un dans l'autre , confondus et dissous dans un même déluge. Ainsi la destruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient divisées. Tout ce qui marchoit sur la terre , nageoit dans les eaux , voloît dans les Cieux ; tous les animaux à qui Adam imposa des noms , tous ont péri dans les flammes.

Mais la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie : sa fureur en est augmentée : les flammes s'élancent dans les nuages et gagnent les Cieux. Le soleil , la lune , les étoiles , tout est consumé Il ne reste plus aucun vestige de cette voûte si vaste et si brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta six journées au Tout-puissant.

JEANNE

JEANNE GRAY,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION
SUR L'AMOUR.

POÈME.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

VIRG.

Tome IV.

E

THE
JOURNAL OF
THE
AMERICAN
MEDICAL ASSOCIATION

PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.

Vol. 17, No. 1
January 1922

Subscription Price
\$5.00 per Annum in Advance

Single Copies
15 Cents

Entered as Second-Class Matter
October 3, 1917
Post Office at Chicago, Ill.
Acceptance for mailing at
Special Rate of Postage
Provided for in Act of
October 3, 1917
Approved for mailing at
Special Rate of Postage
January 1, 1922

Published by
The American Medical Association
535 North Dearborn Street
Chicago, Ill.

Copyright, 1922, by
The American Medical Association

Printed at
The American Medical Association
Chicago, Ill.

EXTRAIT de l'Essai sur l'Histoire générale de M. DE VOLTAIRE , Tom. 4 , pag. 270.

EDOUARD VI ne laissa la couronne ni à Marie ni à Elisabeth ses sœurs , mais à Jeanne Gray , descendante de Henri VII , petite fille de la veuve de Louis XII , et de Brandon , simple Gentilhomme (créé Duc de Suffolk. Cette Jeanne Gray étoit femme d'un Lord Gilfort , et Gilfort étoit fils du Duc de Northumberland , (1) tout puissant sous Edouard VI. Le testament d'Edouard VI , en donnant le

(1) Jean Dudley , Comte de Warwick , depuis Duc de Northumberland. Il avoit su disposer Edouard VI à déroger au Testament d'Henri VIII , sur l'article de la succession , et il choisit Jeanne Gray pour la faire l'épouse de Gilfort son fils , se flattant que par-là la couronne tomberoit infailliblement dans sa Maison , si une fois les sœurs du Roi en étoient déclarées déchues.

trône à Jeanne Gray , ne lui prépara qu'un échafaud ; elle fut proclamée à Londres : mais le parti et le droit de Marie , fille de Henri VIII , et de Catherine d'Arragon , l'emportèrent , et la première chose que fit cette Reine barbare , après avoir signé son contrat de mariage avec Philippe II , ce fut de faire condamner à mort sa rivale , Princesse de dix-sept ans , pleine de graces et d'innocence , qui n'avoit d'autre crime que d'être nommée dans le Testament d'Edouard. Envain elle se dépouilla de cette dignité fatale , qu'elle ne garda que neuf jours : elle fut conduite au supplice , (1) ainsi que son mari , son pere et son beau-pere. Ce fut la troisième Reine en Angleterre , en moins de vingt années , qui mourut sur l'échafaud.

(1) En 1554.

LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION
SUR L'AMOUR.

*Ad Cælum ardentia lumina tollens ,
Lumina ; nam teneras ardebant vincula palmas.*

VIRG.

MUSE , quitte le séjour des Cieux , et ce ton solennel qui convenoit aux étonnans récits (1) des merveilles de l'avenir. Descends sur la terre , et viens satisfaire un noble desir dont je me sens pressé. Je veux conter à mon siècle l'infortune d'une Reine vertueuse , et son courage plus grand que ses revers. Muse , prends soin

(1) Ce poëme parut immédiatement après celui du Jugement dernier.

de sa gloire, inspire des sons touchans à mon ame attendrie, et conforme les accens de ta voix à ses malheurs.

Et vous, belles, qui avez reçu le jour dans cette île heureuse, et qui faites l'ornement de ma patrie, prêtez à mes vers une oreille attentive. Sexe aimable, qui réglez sur le nôtre par l'empire des charmes, la vertu vous dispense de la beauté, et vous donne sur nos cœurs des droits aussi sûrs et plus sacrés. Mais quand vous nous offrez la vertu sous les traits enchanteurs d'un beau visage, où respirent la jeunesse et les graces, si la fortune vous a placé sur un théâtre qui vous expose dans un jour favorable, ah ! vous êtes alors l'objet le plus ravissant dont les cieux puissent embellir la terre : alors vous méritez plus que de l'amour, et le cœur est tenté de vous adresser les hommages réservés au Dieu de l'univers !

Ormond (1) et son illustre Reine n'é-

(1) De l'illustre famille des Ormond Butler, Gouverneur d'Irlande, et Général de l'armée Angloise en 1712.

toient pas nés encore. Mais ma patrie n'a pas attendu le siècle de l'immortelle Anne pour enfanter des prodiges de vertu. Marie marchoit à son trône de victoires en victoires. Ses armées triomphantes venoient de renverser les projets de l'ambitieux Dudley, lorsque l'Angleterre vit une Princesse de la race des Suffolk innocemment portée par le crime d'autrui sur un trône qui ne lui appartenoit pas, y montrer l'espace de quelques jours la plus belle des femmes dans tout l'éclat de la jeunesse et des grandeurs : bientôt on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée.

O fortune ! ô revers ! sa grande ame s'est déjà remise de cette chute accablante. Mais toi, son époux, toi l'objet de son chaste amour, toi qu'elle a couronné de ses jeunes mains, Gilfort, à l'aspect de ta ruine, en quel état se trouve ton ame ? C'est-là la plus cruelle inquiétude qui tourmente sa jeune épouse. Elle ne l'a point encore vu, depuis qu'ils sont malheureux. Elle brûle, elle tremble de le voir. L'impatience et l'amour la précipite vers son appartement : la porte al-

loit s'ouvrir.... Elle s'arrête , elle frémit et revient sur ses pas : mais un transport la ramene à l'endroit qu'elle redoute. Elle ne peut plus s'abstenir de voir son époux : elle entre : elle l'a trouvé ; muette , elle passe près de lui ; elle n'ose hasarder une parole ; ses yeux n'osent se lever sur son cher Gilfort , tant elle craint la vue de sa douleur. (1)

Enfin elle se précipite sur son jeune époux , et sans parler le serre entre ses bras Elle cache comme elle peut le trouble de son ame , elle compose ses regards et les traits de son beau visage , elle y montre une paix qui n'est pas dans son cœur , et d'une voix pleine de douceur : (2)

» Cher époux , lui dit-elle , cesse de
» t'affliger : la fortune , il est vrai , nous
» enlève une couronne : mais il nous
» reste un courage supérieur à cette perte.

(1) Ainsi après une maladie cruelle , la jeune fille pâle et triste évite la glace , et craint de s'y voir.

(2) D'une voix aussi douce que l'haleine du Zéphyr , lorsqu'il caresse les lis du Printems et le bouton de la rose naissante.

» La vertu nous payera ce léger mal-
 » heur : nous en serons récompensés dans
 » ce séjour où l'on ne connoît point de
 » différence entre le mortel qui est assis
 » sur un trône, et celui que le sort en a
 » précipité. Eh ! quel si grand change-
 » ment est-il donc arrivé dans ma desti-
 » née ? Je ne suis plus Reine : mais je
 » suis encore ton épouse. J'aime mieux
 » obéir à Gilfort que de régner sur l'u-
 » nivers. Quand nous serons cachés en-
 » semble dans quelque retraite obscure,
 » Marie pourra cesser de nous poursui-
 » vre, elle pourra nous oublier : moi je
 » te promets ici de te suivre dans ton
 » exil, constante et fidelle, jusqu'au
 » dernier moment. Je te rendrai en amour
 » ce que tu perds en puissance.... Ah ! je
 » vois que nos deux ames s'entendent :
 » je lis dans tes yeux la fermeté de la
 » tienne : nous saurons montrer au monde
 » qu'on peut quitter une couronne avec
 » indifférence. « (1)

(1) Pour conquérir un trône, il suffit d'être Héros, mais pour savoir en descendre avec grandeur, il faut être plus qu'un homme.

Ainsi cette belle essayoit de consoler son époux : mais l'avenir épouvante Gilfort. Il s'alarme, il tremble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. Hélas ! cet avenir qu'il redoute , arrive... Les portes s'ouvrent : un garde s'avance... Reine barbare, qui l'as envoyé, pardonne-lui de s'être attendri sur le sort de ce couple infortuné... Comment retracer son désespoir , au moment où elle se vit séparée du jeune époux qu'elle aimoit , et dont elle étoit si tendrement aimée ? Sa douleur fut horrible ; mais rappelant son courage , elle soutint encore cette séparation cruelle.

Gilfort demeuré seul a succombé sous le poids de ce nouveau malheur : sa constance l'abandonne : foible, n'en pouvant plus , il s'assied , et se plongeant dans l'abyme de sa douleur , il roule en son ame ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent dans un transport il se leve étendant les bras, comme pour embrasser son épouse , et retombe immobile et mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartemens de son Palais désert. L'éclat de leurs ornemens importune sa

vue et attriste son ame. Il maudit la destinée , et les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente son infortune... Ses regards ont rencontré le lit nuptial : ses yeux s'y attachent , et dans un sombre silence il repaît sa douleur du souvenir de ses plaisirs passés. O doux transports qu'il éprouva , de quelles peines cruelles vous êtes suivis !

Qu'est devenue cette nuit heureuse où ces deux amans se possédant pour la première fois, se prodiguerent leurs premiers embrassemens ? La lune commençoit son cours , lorsqu'elle éclaira cette nuit fortunée : sa clarté douce et paisible luisoit sur le lit nuptial et invitoit à l'amour : elle vit Gilfort , dans les transports de sa tendresse , recevoir sa timide amante , la presser dans ses bras amoureux , toucher , baiser , dévorer ses charmes , enivrer tous ses sens de la jouissance de ses jeunes appas (1) cachés jusqu'à ce jour aux regards des mortels. Maintenant elle luit tristement sur ce lit abandonné : avant

(1) Refusés à des Rois.

qu'elle eût terminé son cours , elle a vu s'évanouir le bonheur de ses deux amans : tant d'amour et de puissance n'ont été qu'un songe qui n'a duré qu'un jour.

Ainsi dans nos climats inconstans un orage couvre et défigure en un moment la face riante des Cieux. Tous les vents à la fois descendent des nuages , fondent ensemble sur les plaines , balayent fleurs et fruits , et font gémir les forêts inclinées : l'hiver vient encore se montrer au milieu des étés , triomphe de feux brûlans du Soleil , renverse les saisons et trouble l'ordre de l'année.

Mais en quels lieux cette jeune épouse est-elle donc entraînée loin de son époux et de la lumière du jour ? Que la scene est changée pour elle ! Elle ne trouve autour d'elle que des objets de sinistre présage auxquels ses yeux ne sont pas accoutumés , et qui la remplissent de sentimens d'horreur inconnus à son ame. Au lieu de ce trône, de cette couronne, de cet appareil pompeux dont elle étoit environnée, de cette garde nombreuse et obéissante , elle se voit seule , abandonnée aux ténèbres d'une prison affreuse. A la place d'un époux , elle ne voit d'être animé qu'un

qu'un soldat farouche dont le regard menaçant la glace d'effroi. Le matin , avant que l'aurore se leve autour de son cachot , les noires pensées reviennent tourmenter son cœur sensible qui avoit commencé de goûter l'amour et ses douceurs : le soir , elle apprend que la nuit est venue par un fatal satellite qui ferme à grand bruit les verroux sur sa captive , et va goûter en paix un sommeil dont elle est privée.

O changement affreux pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires ! Mais la fille de Suffolk saura faire servir ses malheurs à sa vertu. C'est dans cet abandon général , dans cette privation totale des secours humains , que la force d'une religion sublime se déploie davantage. Dans ces momens de désespoir , où les calamités sont à leur comble , où la nature épuisée succombe , c'est alors que la Religion se plaît à secourir le malheureux.

Nous contemplons avec un étonnement stupide le degré de hauteur où s'élève un mortel qui soutient avec constance tous les revers dont la fortune l'accable. Nous avons peine à en croire nos yeux , en le voyant insensible à la perte de ses richesses , de sa gloire et de toutes les gran-

deurs humaines , conserver au milieu de ses disgraces un front triomphant et une ame tranquille , sourire encore sous le fardeau de ses malheurs , et consoler ceux qui venoient le consoler.

La jeune Princesse oppose à ses revers un courage invincible. Du fond de son cachot ténébreux , elle interrompt l'affreux silence de cette horrible retraite.

A genoux , et soulevant ses mains chargées de chaînes , d'un cœur fervent et résigné , elle élève sa voix vers son Dieu :

» Dieu Tout-Puissant , lui dit - elle ,
» c'est à toi d'élever et d'abaisser. C'est
» toi qui fais passer des ténèbres à la lu-
» mière une race ignorée , ou qui replon-
» ges dans l'oubli une famille de Rois.
» Dès l'entrée de ma jeunesse et dans
» l'espace de quelques jours j'ai éprouvé
» l'une et l'autre fortune. Je sens que la
» nature s'émeut d'une révolution si ra-
» pide et si terrible : mais je me sens
» aussi le courage de la soutenir avec
» honneur. Donne - moi la force qui
» fait vaincre les malheurs ; et si dans le
» feu de la jeunesse , dans l'ivresse de
» prospérité , au milieu de l'enchan-
» ment et des prestiges d'une cour bril-

» lante , je me suis toujours souvenu de
 » toi, ne m'abandonnes pas dans ma disgra-
 » ce. Mais c'est sur-tout pour mon époux
 » que j'implore ta clémence. Si c'est un
 » crime à tes yeux d'avoir porté la cou-
 » ronne , ce n'est pas lui , c'est moi qui
 » l'ai reçue. Si ton bras doit frapper l'un
 » de nous , que je sois seule en butte à
 » ta vengeance. Mon époux est innocent :
 » qu'il me survive , qu'il augmente la
 » gloire de son pays , et qu'il soit un mo-
 » nument de ta bonté dans une terre cou-
 » pable. Rends encore à mon pere toute
 » la tendresse qu'il a eue pour moi. Si
 » deux têtes si cheres sont épargnées , je
 » croirai que tu m'auras entendue , et
 » je te bénirai , même en voyant couler
 » mon sang. «

O constance , vertu céleste , comme tu
 sais triompher des fureurs d'un ennemi ,
 et tromper sa vengeance ! Quand l'homme
 se révolte avec emportement contre la
 destinée , et que l'ame s'irrite contre ses
 maux , ses maux s'irritent contr'elle : elle
 perd la paix : la plus légère disgrâce s'a-
 grandit et lui fait éprouver les tourmens
 de mille morts dans une seule. Mais toi ,
 en soumettant l'homme au malheur , tu

en affoiblis le sentiment , tu lui ôtes son amertume , et tu sais encore lui faire trouver des douceurs dans son infortune.

C'étoit la veille du jour où l'inexorable Marie se promettoit d'accomplir ses vengeances ; de ce jour funeste où la barbare répandit avec plaisir le sang de l'innocence , et changea à force de cruautés les actes de sa justice en forfaits odieux. Le Soleil en se couchant voila d'épais nuages son front éclatant et parut s'attrister de la nécessité de son retour. La nuit qui précéda cette sanglante journée fut noire et profonde : (1) un ciel ténébreux et sans étoiles , les mugissemens sourds des vents qui se mêloient au son mélancolique de la pluie tombante , sembloient préparer les scenes funebres du lendemain.

L'innocence peut dormir chargée de fers. Le sommeil descend sur les yeux de la jeune Reine : l'infortunée s'endort. Un songe imposteur vient se jouer de sa misere et la fait remonter sur un trône ima-

(1) Les flambeaux ne jetoient qu'une lueur pâle et lugubre.

ginaire. Le front ceint d'un vain diadème, elle voit ses flottes et ses armées étendre au loin sur la terre et les mers l'ombre de sa puissance. Elle croit marcher au milieu de ses sujets dans l'appareil pompeux de la Majesté Royale. Une foule de fantômes la précède célébrant sa gloire et ses conquêtes. C'est de sa rivale qu'elle vient de triompher : elle la voit prosternée et suppliante à ses pieds. Enchaînée dans une prison, c'est elle qui s'attendrit sur la destinée de sa captive et lui ordonne de se relever !

Le jour naît. Les rayons de l'aurore se jouent sur l'onde, dorent la cime des côteaux, et chassent vers l'occident les ombres blanchissantes. Le bruit des travaux recommence à retentir dans les Villes et annonce la vie pénible et laborieuse de l'homme. Les projets de vengeance se réveillent dans l'ame des tyrans : l'époux amoureux se tourne vers sa jeune épouse. L'infortunée Suffolk se trouve à son réveil seule et séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ses mensonges : » et ces grandeurs, dit-elle, » dont je me voyois environnée, étoient

» elles plus qu'un rêve ? « (1) Calme et tranquille, elle se retourne sur l'autre sens, et fait reprendre à son cœur un état conforme à sa fortune. C'est en ce moment, infortuné Gilfort, c'est en ce moment qu'on vient lui annoncer que sa mort est prochaine. (2)

Dieu ! qu'il est cruel pour une jeune Princesse de périr ainsi dans la fleur des ans, au moment où le tems venoit de finir tous ses charmes, d'épanouir tous les trésors de sa beauté, et d'animer dans tous ses sens la vie et l'amour ! Qu'il est affreux pour une épouse adorée de passer des bras de son jeune époux dans les bras de l'horrible mort, presque au sortir du lit nuptial et des premiers transports de l'amour, confuse encore et trou-

(1) Un rapide éclair qui brille un instant et disparaît aussi-tôt.

(2) Soleil, retire tes rayons, voile ta face dans des nuages aussi noirs que la nuit, et ne sois pas témoin de cet horrible spectacle ; ou bien marche plus rapidement vers les mers Occidentales, et que le sang de cette Princesse innocente ne souille pas la pureté de tes regards lumineux.

blée du nouvel essai de ses douceurs !
(1) Qu'elle dut trouver amère la nécessité de se séparer déjà de son cher Gilfort , de le laisser seul après elle , désespéré , abymé dans la tristesse et pour jamais inconsolable ! Ce bonheur dont elle s'étoit flattée , ce bonheur dont elle s'étoit formé de si riantes images , est évanoui. Cette chaîne de jours fortunés , ces nuits délicieuses dont le charme attache les amans l'un à l'autre ; ces plaisirs tranquilles et purs d'une douce société , et ces plaisirs encore qui naissent des inquiétudes de la tendresse , ces transports ravissans qui suivent les alarmes d'un cœur amoureux et fidelle , elle en connoît les délices , et ne les goûtera plus ! Elle ne verra point un jeune rejeton de son amour , doucement pressé contre son sein ou mollement agité sur ses genoux , sourire à sa mere , et lui présenter les traits de l'époux chéri d'elle. S'il étoit né du moins , ce fils , il eût pu quelque jour , lorsque son vieux pere re-

(1) Rougissant encore de la présence du Prêtre qui venoit de former leur union.

viendra de pleurer sur la tombe de sa fille sitôt enlevée, il eût pu par ses caresses innocentes le forcer à lui sourire au milieu de sa douleur; ce fils eût pu consoler sa vieillesse et prendre dans son cœur la place de sa mère! (1)

Toutes ces pensées déchirantes viennent aigrir le sentiment de ses malheurs, et lui font goûter lentement toute l'amertume de la mort; mais tant de chagrins ne l'ont point accablée. Au travers des horreurs qui l'environnent, ses regards percent les voûtes de sa prison et pénètrent jusqu'aux régions heureuses de l'immortalité: c'est-là que son ame s'élance, respire soulagée, et goûte un moment de paix. Insensible pour elle-même, elle recommande à ses amis en pleurs son époux et son pere. Ses ennemis s'étonnent et s'indignent du courage tranquille dont elle brave leur haine impuissante. Elle s'est élevée au-dessus d'eux: il n'est plus rien sur la terre qui l'attache à la

(2) Comme on voit dans l'Inde fortunée des fleurs nouvelles remplacer les fruits qui tombent, et tromper heureusement l'Indien étonné.

vie que Gilfort. Mais Gilfort combat encore dans son cœur : elle ne peut l'en arracher : sans cesse son image importune et chérie vient s'offrir à ses yeux, et s'oppose à son ame qui fait effort pour briser tous ses liens et se réfugier dans les Cieux. Semblable à ces flammes inégales qui, foibles et mourantes, sont prêtes à s'éteindre, mais se raniment et se rallument encore autour de l'aliment qu'elles dévorent, tantôt son ame jouit d'un calme céleste, et tantôt elle ressent les secousses et tous les feux de l'amour.... Enfin après bien des combats la Religion l'emporte :
 » Oui, s'écrie-t-elle, ce Ciel qui fait ma
 » force et mon espoir, sans doute n'aban-
 » donnera pas Gilfort, il veillera sur ses
 » jours ! « Cette idée la rassure et l'encourage. Maintenant que la mort se présente, elle est prête à la recevoir : déjà elle accuse sa lenteur : elle ne souffre pas, mais elle se lasse de l'attendre.

O mortels, dont la vue est si bornée, vous pensez toujours follement que le malheur qui vient de passer sera le dernier de vos malheurs. Hélas ! retenez donc que les alarmes succèdent sans cesse aux alarmes, et que les chagrins forment

souvent une chaîne aussi longue que la vie.

Elle croyoit n'avoir plus qu'à mourir, et son ame tranquille se reposoit sur l'espérance de toucher au dernier de ses maux... Mais qu'elle est loin d'être à la fin de ses cruelles épreuves ! Un malheur plus grand que la mort vient fondre sur elle. La porte s'ouvre, à ses pieds roule une tête sanglante et couverte de cheveux blancs. . . C'est la tête de son grand pere que Marie vient d'immoler à sa fureur.

Comment se défendre ici d'être sensible ? Il lui est impossible : ce coup imprévu l'écrase, son courage l'abandonne : elle succombe. Un soupir s'échappe de son cœur oppressé, et trahit sa constance. Des larmes coulent de ses yeux, et lui apprennent qu'elle n'est encore qu'une foible mortelle... (1) La nature n'avoit point formé de pere plus tendre : plus

(1) Elle soupire, mais ses soupirs s'exhalent en paix comme les vapeurs du matin : elle pleure, mais ses larmes descendent en silence comme la rosée de la nuit.

il vieillissoit , plus il aimoit sa fille. Ah ! qu'elle eût de graces à rendre à son ennemie , si elle lui eût accordé la faveur de mourir la première , et de laisser la destinée de ce vieillard dans un avenir ignoré de sa fille !

Réveillée par ce coup de foudre de sa trompeuse sécurité , son ame se remplit de nouvelles alarmes Elle songe à tous les maux que la destinée peut encore lui garder en réserve. Elle voit chagrins sur chagrins s'enchaîner l'un à l'autre , sans terme à ses souffrances , tant que la nature pourra recevoir et sentir de nouvelles blessures. Le glaive s'est trempé dans le sang de sa famille. Qui mettra désormais des bornes à la fureur d'une Reine implacable ? Comment espérer que la clémence puisse entrer dans le cœur d'une rivale offensée , quand le fanatisme s'est emparé d'elle , et que la religion même consacre à ses yeux ces attentats ?

Frappée d'affreux pressentimens , elle ne peut retenir ses sanglots. La terreur la saisit , son sang se glace dans ses veines , ses belles joues se décolorent , une sombre tristesse éteint l'éclat de ses beaux yeux , une pâleur mortelle s'étend sur tout son

corps, hélas ! Et si Gilfort aussi... Dès que, de pensées en pensées, elle fut arrivée à cette idée effrayante, ce fut comme un précipice où s'abyma son ame. Un tremblement universel agite ses membres; tout-à-coup arrêtée et immobile, elle ne peut faire un pas; elle n'ose baisser ses regards vers la terre : Ciel, si ses yeux au travers des ténèbres y rencontroient la tête de Gilfort !... Gilfort se présente à sa vue, (1) vêtu d'habits de deuil, le visage pâle et abattu, la voix muette et glacée par un froid désespoir. Il s'avance vers elle à pas lents, semblable à un fantôme sortant du tombeau. Epouvantée, elle recule, en se meurtrissant le sein. Ses yeux effarés retracent les angoisses de son cœur. Frappée à l'ame, elle chancelle et tombe

(1) Lui qui jusqu'alors la consolait de toutes ses alarmes, ne vient plus aujourd'hui pour calmer son cœur et essuyer ses larmes. Il ne vient point, comme à l'ordinaire, semblable au jour naissant, écarter les nuages de son ame, et dissiper les vapeurs de sa mélancolie : mais il vient, comme un sombre orage, l'entraîner au fond de l'abyme.

étendue sur la terre , inanimée et ne respirant plus. (1)

Gilfort jette un cri , se précipite sur son épouse , la serre dans ses bras , et rappelle par un baiser de feu , son âme prête à s'échapper. Ainsi le flambeau allumé rend la flamme et la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre. Elle souleve avec peine ses yeux rageans dans la mort ; elle revoit la lumière et Gilfort avec elle ! Ah , sans Gilfort la lumière lui seroit insupportable ! Elle avoit pu se résoudre à mourir : elle avoit encore eu la force de supporter la mort funeste de son grand-pere ; mais en voyant Gilfort dans ces lieux d'affreux présage , elle ne peut commander à sa douleur ; elle ne peut retenir ses gémissemens. Ah !

(i) Ainsi quand le Ciel commence à se couvrir de nuages , un beau lis frissonne au premier murmure des aquilons naissans : mais quand tous les vents fondent ensemble , et que les eaux tombent en masses du sein des nues , sa tige courbée sous leurs efforts est prête à se briser ; les secousses redoublent : elle se brise , et tombe au milieu de ses fleurs dispersées : mais ses fleurs en se flétrissant parfument encore de leurs douces odeurs la terre qui les fit éclore.

Gilfort, s'écrie-t-elle !... Elle voulut continuer, mais les sanglots étoufferent sa voix. L'amour rentre dans son cœur, y reporte l'agitation et ses troubles cruels, et renverse en un moment l'ouvrage de sa constance. (1)

Pour émouvoir un cœur, est-il un spectacle plus puissant que celui d'une belle en pleurs ? Quelle ame assez forte, assez dure, pour rester insensible à ses larmes ? Le cœur s'attendrit et se sent bientôt pénétré de mille charmes inconcevables qui sortent de sa douleur. Ses soupirs exhalent les feux de l'amour : on oublie ses chagrins, et l'on trouve dans le sentiment même de ses maux une sorte de volupté douce et enivrante.

Gilfort l'éprouve : consumé de peines, enivré de plaisir dans l'emporement de son amour, il saisit son épouse, et la

(1) Ainsi ce jeune homme qui se contemploit dans le cristal d'une eau tranquille, vit son image s'effacer du liquide miroir, dès que ses larmes vinrent à troubler l'onde ; il vit ses traits mouvans se disperser, perdre leur forme, s'étendre et fuir vers les bords en ondes circulaires.

serre éplorée entre ses bras. Alors il oublie
 sa disgrâce ; dans son délire il se croit en-
 core heureux , il ne sent que l'amour et
 s'abandonne à ses transports : mais sou-
 dain une réflexion cruelle détruit l'en-
 chantement.... Ils s'arrache avec effroi des
 bras de son épouse, fuit à l'écart, y de-
 meure, comme s'il eût craint de retomber
 dans son égarement ; et d'un ton qui dis-
 simuloit mal sa douleur : » Arrête, ô ma
 » chere vie , arrête. Je ne peux endurer
 » tes larmes. Tu as su adoucir mes cha-
 » grins : modere les tiens , et ne sois pas
 » insensible pour toi seule. Ne me plains
 » point de mourir , si tu ne dois plus
 » vivre. La vie est un traité dont la mort
 » est la condition : tôt ou tard il faut la
 » remplir. Que gagne-t-on à différer d'un
 » jour ? N'avons-nous pas vu de ton pa-
 » lais les flots rouler amoncelés du mi-
 » lieu des mers , se presser , se pousser
 » tumultueusement jusqu'au rivage où
 » leur fureur expire ? ne nous répétions-
 » nous pas que c'étoit ainsi que les flots
 » de la race humaine se chassoient l'un
 » l'autre : et après un moment d'agita-
 » tion et de bruit , disparoissoient ? Pour-
 » quoi tant t'affliger de mon sort ? Tu

» vois le tien sans t'émouvoir ! Chère
» épouse , ta sensibilité m'offense. Ne
» sais-tu pas que le coup qui doit te
» frapper me donnera la mort ? Je ne
» crains plus de mourir ; sans toi je ne
» peux vivre , et je cours avec joie à la
» rencontre de ma destinée. Chère épou-
» se , ah ! du moins nous mourrons en-
» semble , et le même tombeau recevra
» l'amante et l'époux... Quoi ! Tes lar-
» mes recommencent à couler ! Ah ! je me
» reproche ma tendresse , puisqu'elle ai-
» grit ta douleur. Ame de ma vie , calme
» ton cœur. Tu ne fais qu'appesantir sur
» moi le fardeau de nos malheurs, et tu te
» joins à notre ennemie pour m'acca-
» bler. »

Inutiles efforts ! Plus il essaie de la
consoler , plus elle devient inconsolable.
La pitié d'autrui redouble notre chagrin.
Des paroles douces et tendres livrent l'ame
à sa foiblesse , au lieu de ranimer le cou-
rage. Elle versoit des torrens de larmes :
Gilfort les condamne et ne peut retenir
les siennes. Hélas ! Où est ce sourire
plein de graces , avec lequel elle salua son
époux du nom de Roi , l'associant à sa
fortune , lorsque les peuples contem-

pioient avec respect l'éclat de son trône et de sa gloire ? Ce jour revient se présenter à sa pensée , ce jour remplit son ame de désolation et d'amertume.

Cependant arrive un ordre de la Reine , qu'on les fasse sortir de leur prison et passer dans des lieux préparés pour les recevoir. Cette femme ingénieuse dans ses cruautés veut que ces infortunés meurent au milieu de l'appareil des grandeurs. Ce contraste , avec leur misère , plaît à son ame barbare. Une salle spacieuse et tendue de noir... La lumière du jour n'y sauroit pénétrer. Du milieu de sa voûte pend une lampe (1) semblable à celle qui brûle sur les tombeaux. Sa lueur pâle et mélancolique se mêle à l'épaisseur des ombres , et ne sert qu'à rendre visible toute l'horreur de ces lieux. Une hache posée sur une table brille au travers des ténèbres. C'est dans cette demeure effrayante , au milieu de cet appareil de mort , que nos deux amans sont introduits et laissés. Cette scene de

(1) Semblable au disque échancré de la lune dans un ciel chargé de nuages.

terreur eût glacé d'épouvante des cœurs coupables; et tout innocens qu'ils étoient, ils frissonnerent. Il falloit s'aimer comme ils s'aimoient , pour y sentir encore l'amour.

D'abord consternés et muets , ils se regardent l'un l'autre. Gilfort le premier rompt le silence : » Qu'est-ce que la
» perte d'une couronne et d'un empire ?
» (1) Mais une épouse adorée à qui l'on
» vient de s'unir , comment s'en séparer ?
» Comment la voir dans les larmes et
» la quitter ! Que ne puis - je toujours
» presser de mes levres tes levres char-
» mantes , toujours serrer cette main
» que je touche , toujours voir tes beaux
» yeux et y lire ta tendresse ! Viens ,
» chere épouse , viens sur mon sein :
» étouffons dans nos embrassemens le
» sentiment de nos maux. Abymons dans
» l'amour cette raison cruelle qui nous
» tourmente. Viens , livrons-nous au dé-
» lire qui nous rend heureux , et que nos
» deux ames unies s'abandonnent ensem-

(1) Combien de Rois ont renoncé volontairement à ces vaines illusions.

» ble , s'anéantissent dans l'ivresse de
 » nos transports. Chere épouse , donne-
 » moi l'univers , et demande-moi où est
 » mon bonheur ? Je te presse dans mes
 » bras , et au bord de la tombe , je m'e-
 » crie , le voici.... » Il pousse un long
 gémissement , et ne peut plus parler.
 Mais les yeux attachés sur son épouse , il
 parcourt en silence tous ses charmes ; ses
 levres , ses joues , ses yeux , et tout en
 les contemplant , de noires images vien-
 nent s'offrir à sa pensée. Il la voit déjà
 morte : il voit cette tête si belle , si chere ,
 séparée de son corps , et roulant dans la
 poussiere , sanglante et défigurée.

O vous , qui jouissez d'un grand bon-
 heur , tremblez : c'est pour vous sur-tout
 que les malheurs sont extrêmes : quand
 la fortune vient à vous précipiter , la
 hauteur d'où vous tombez vous prépare
 une chute plus douloureuse et plus pro-
 fonde. Si fort seroit-il le plus malheureux
 des hommes , s'il n'eût pas été le plus
 malheureux des amans ? (1) Cœurs sensi-

(1) Venez ici , mortels fortunés , et vous qui vivez
 au milieu des grandeurs. Quittez un moment vos bon-

bles, qui avez connu l'amour, suivez-moi dans cette affreuse demeure, tâchez de reconnoître ces deux infortunés sous le sombres lueurs de cette lampe funebre, et voyez s'il fut jamais spectacle plus attendrissant et plus triste. Tantôt ils s'embrassent, et confondant (2) leurs douleurs, ils versent, enlacés l'un dans l'autre, un torrent de larmes : et puis frappés soudain d'idées sinistres, ils se repoussent, reculent effrayés, et restent l'un devant l'autre immobiles de désespoir, comme des statues froides et inanimées. Tantôt les yeux pleins de tendresse et de terreur, ils se précipitent encore l'un sur l'autre, et se serrent jusqu'à mourir.

quets fleuris, et vos lambris pompeux. Ne croyez pas que je vous appelle pour vous attrister et troubler vos plaisirs. Non, je veux au contraire épurer, exalter dans vos cœurs le sentiment d'une joie solide. Je ne demande point que vous versiez les larmes de la pitié, mais plutôt que, la paix dans l'ame et le sourire sur les levres, vous attachiez votre ambition à des biens plus réels que les titres de brave ou de belle.

(2) Comme le Thame et l'Isis mêlent leurs eaux.

Dans quel égarement leur ame est tombée ! Dans leurs transports ils se jurent de nouveau un amour éternel ; les malheureux oublient qu'ils vont cesser d'être ! Vaine illusion qui ne dure qu'un moment ! Le délire passe , la raison revient , et tous les maux avec elle.

Ce n'étoit pas assez de leur mort pour satisfaire l'impitoyable Marie. Elle leur préparoit un nouveau genre de tourment. Elle a résolu de tenter la vertu dans le cœur de sa jeune victime. Un prêtre est envoyé : des bourreaux l'accompagnent, et annoncent à l'infortunée Suffolk que Gilfort doit périr le premier , et qu'il lui faut commencer par mourir dans son époux. Alors le prêtre subtil qui épioit son ame et le moment de sa foiblesse : » Ne vous affligez point , lui dit-il : il » ne tient qu'à vous de sauver votre époux. « A ces mots , son sein s'agite : elle respire à peine ; un frémissement d'horreur parcourt et glace tout son sang : ses esprits sont arrêtés , et sa vie suspendue : les yeux fixés et attachés à la bouche du prêtre , elle reste toute tremblante , comme dans l'attente d'un grand événement. » Madame , continue le prê-

» tre fourbe , embrassez la religion de
» la Reine, et sauvez votre pere ; et vous...
« Puissances du Ciel , assistez-la. Les
malheurs passés n'étoient rien. Ce n'est
que de cet instant qu'elle commence à
souffrir. Que fera-t-elle ? Prononcera-
t-elle l'arrêt de mort de son pere , de
Gilfort ? Le pourra-t-elle?... Ne craignons
rien pour elle. C'est la gloire de la re-
ligion d'élever notre foiblesse au dessus
de ce qui paroît possible à la nature
humaine. (1)

Nos frêles nerfs peuvent à peine com-
muniquer un instant de mouvement à la
flèche légère : il suffit d'une bulle d'air
corrompu pour arrêter le cours de la
plus robuste jeunesse : il ne faut qu'un
souffle glacé pour renverser un héros :
rien n'est donc plus foible que l'homme :
mais l'être qui fait voler l'éclair et mu-
gir la tempête , et qui donne à la foudre
une force invincible , est-il un être foi-
ble !... Hé bien , sa force devient la nô-
tre , quand la premiere l'appelle à notre

(1) Et de confondre l'orgueil de la vaine philo-
sophie.

secours. La religion, par un effet merveilleux, associe l'homme à l'Etre-Suprême, et lui fait partager la puissance du Dieu qui tonne et regne au haut des Cieux.

La belle, l'infortunée Suffolk tombe à genoux, élève en silence vers le Ciel son cœur et ses yeux, où sont peints l'amour de sa religion et la tristesse de son ame. A peine est-elle demeurée quelques instans dans cette attitude, qu'on voit les nuages de (1) son front s'éclaircir par degrés, et son visage devenir éclatant de graces et de majesté; on eût dit qu'elle respiroit déjà une vie immortelle. Alors elle se relève, et d'un ton plein d'assurance et de grandeur : » Si ce sont-là, dit-elle, les conditions... « Avant qu'elle eût achevé, (2) Gilfort s'est élancé comme un trait vers elle, et l'accable de tout son désespoir, s'efforçant d'étouffer sur ses

(1) Comme on voit s'éclaircir le front des Cieux lorsqu'un vent soudain souffle et dissipe les nuages.

(2) Gilfort avoit été élevé dans la religion Romaine.

levtes sa vertueuse résolution (Époux
barbare , est-ce ainsi que tu l'aimes ?)
Bientôt fondant en larmes , l'air farouche
et déterminé , dans l'égarement d'une
frayeur qu'il n'éprouvoit que pour elle ,
il se frappe le sein , et donnant un libre
cours à l'expression de sa douleur effré-
née : » Ah ! rappelle-toi tout le tems de
» notre union : dis , peux-tu me montrer
» un seul instant où je ne t'ai pas aimée ?
» Si tu ne m'aimes plus , oublie tout le
» passé : mais si tu t'en souviens , si tu
» m'aimes encore , jamais , non jamais tu
» n'auras le courage de prononcer froide-
» ment l'arrêt de mort de l'époux qui te
» fut si cher. O toi qui m'as tant aimé ,
» qui me pressois dans tes bras , qui me
» jurois que les Empires n'étoient rien
» à tes yeux au prix de ton amant , qui
» me disois que le destin ne pouvoit
» plus rien ajouter à ta félicité , que tu
» n'avois plus d'autres vœux à former
» que de voir toujours succéder un avenir
» semblable au présent... Ah , si Gilfort
» n'est plus aimé de toi , cruelle , voilà
» des bourreaux , dis - leur d'enfoncer le
» poignard dans le sein de ton époux , à
» tes yeux. Ah , tu serois peut-être assez
barbare

DE LA RELIGION. 85

» pour le faire ! Mais ton père... si près
» de sa tombe, veux-tu l'y faire descen-
» dre dans les tourmens ? Souffriras-tu
» que ce qui lui reste de sang, arrose les
» pieds d'un bourreau, et fume à tes
» yeux sur la terre ! Mais ton père
» ne t'a jamais aimée, tu dois l'en pu-
» nir. «

Alors un vieillard s'avance lentement :
foible, décrépît, soutenant à peine le
poids des ans et des mortels ennuis
de son ame : c'étoit son père : la tête nue ;
les vêtemens négligés et en désordre ,
il s'approche en chancelant, et les yeux
tristement baissés vers la terre. Lorsqu'il
fut près de sa fille, trois fois il détourna
son visage pour cacher sa douleur, et
d'une voix prête à s'éteindre : » Moi ,
» qui suis arrivé au terme de ma car-
» rière et si près de mourir, cette hache
» ne peut me ravir qu'un jour de vie.
» Mais toi, ma fille, toi, l'objet de
» ma tendresse, ne pourrai-je t'engager
» à vivre ? Mes larmes, mes dernières
» larmes couleront-elles en vain ? Ah !
» si tu éprouves jamais la douceur d'être
» mère, tu ne blâmeras plus alors la dou-
» leur de ton père. En finissant ces

mots il pousse des cris aigus : des ruisseaux de larmes roulent le long de ses joues flétries et desséchées... Revenant à sa fille , il saisit sa main avec violence , et la pressant contre ses levres : » Prends » donc un poignard : perce-moi le sein , » soulage-moi. « Epuisé , il tombe aux pieds de sa fille en la nommant cruelle , et souille dans la poussière ses cheveux blancs.

Hommes cruels et insensibles , n'aurez-vous point pitié d'elle ? Ne vous lasserez-vous point de tourmenter , de désoler son cœur par les excès d'une tendresse insensée : âmes foibles , qui trahissez la vertu et cédez lâchement au malheur ; parens aussi barbares dans votre amour , que l'est son ennemie dans sa haine ! (1) Accablée par un pere et

(1) Vous attendez qu'elle se soit élevée dans les Cieux , pour lancer vos traits cruels , et la précipiter sanglante du milieu des airs. Tel un horrible serpent s'entrelace autour de l'aigle généreux : l'oiseau déploie vainement toute sa force : l'affreux reptile embrasse , enchaîne son corps et ses ailes des nœuds et des replis redoublés de sa queue venimeuse , et le perce de son dard empoisonné au moment où il s'élevoit pour prendre son vol.

un époux chéri qui s'attachent à elle , et la entraînent vers la terre , comment sa vertu pourra-t-elle se relever , et reprendre son sublime essor vers les Cieux ?

Tandis que son cœur est agité des plus violentes secousses , et que son courage chancelle , épuisé par tant de combats et d'efforts , de larges portes s'ouvrent à grand bruit , et découvrent à sa vue gisans sur la terre trois troncs ensanglantés et sans tête.... Elle reconnoît ses plus fideles amis , ceux qui avoient combattu pour lui conserver le trône.... L'instant fatal est proche : les bourreaux s'avancent , la hache est levée , le coup va tomber : ses amis rangés autour d'elle , et pleurant en silence , remplissent cette lugubre enceinte de deuil et d'horreur.. Dois-je interrompre ici mon récit funeste , ou dire une vérité que les siècles futurs ne pourront croire ?

Non , il n'y a que la religion seule qui puisse inspirer l'héroïsme avec lequel cette jeune Princesse soutint ce dernier coup. (1) Calme et décidée à s'immoler,

(1) Elle bénit la fureur propice de l'orage qui a

elle s'avance , embrasse son époux et son pere , les serre quelques momens dans ses bras , et leur adresse ensuite ces dernieres paroles : (1) » Les égaremens de votre aveugle tendresse ne m'ont point offensée : il m'est doux de vous voir attacher un si grand prix à ma vie : mais pardonnez , si , ne pouvant sauver la vôtre , je me félicite d'avoir eu la force d'offrir au Ciel le sacrifice de deux têtes plus cheres que la mienne... » (En disant ces mots , elle les embrasse une seconde fois...) « Mais j'ai lieu de croire , reprit-elle , que mon sang satisfera les loix , et qu'il restera encore de la clémence pour vous. Maintenant la mort n'a plus pour moi d'amertume : elle l'a toute laissée dans ces derniers embrassemens ; et tout ce qui va suivre pour moi n'est plus que paix et bonheur. Arrêtez donc des larmes inutiles et déraisonnables , et ne

battu son ame , et tout le courage des Martyrs triomphe dans son cœur.

(1) Les Anges les entendirent , et une joie soudaine éclata dans les Cieux.

DE LA RELIGION. 89

» cherchez pas à me priver plus long-
» tems du repos qui m'attend. «

Ensuite se tournant vers ses bourreaux,
elle leur dit avec un sourire plein de dou-
ceur et de tranquillité : » Dites à votre
» Reine que je lui rends graces de ma
» mort. Je perds peu de chose, en lui
» laissant le trône de l'Angleterre, puis-
» que je reçois en échange une félicité
» éternelle. C'est à sa vengeance que je
» dois ce bonheur, et la mort étoit la
» seule vengeance qui fut en son pou-
voir : frappez. «

Rome même ne put refuser quelques
larmes au tragique récit de sa mort fu-
neste, et l'implacable Marie sentit enfin
entrer dans son cœur une pitié tardive et
inutile.

Hic pietatis homos ? Sic nos in sceptris reponis ?

VIRGILE

LA BIBLIOTHEQUE
MUSEE NATIONAL

Le premier volume de la collection
est consacré à l'histoire de la
France. Il est divisé en deux
parties. La première partie
contient l'histoire de la France
de la préhistoire à la fin
du XVIII^e siècle. La seconde
partie contient l'histoire de la
France de la fin du XVIII^e
siècle à nos jours. Ce volume
est écrit par un auteur
compétent et impartial. Il
contient de nombreuses
références et des illustrations.

Le second volume de la collection
est consacré à l'histoire de la
France. Il est divisé en deux
parties. La première partie
contient l'histoire de la France
de la préhistoire à la fin
du XVIII^e siècle. La seconde
partie contient l'histoire de la
France de la fin du XVIII^e
siècle à nos jours. Ce volume
est écrit par un auteur
compétent et impartial. Il
contient de nombreuses
références et des illustrations.

Le troisième volume de la collection
est consacré à l'histoire de la
France. Il est divisé en deux
parties. La première partie
contient l'histoire de la France
de la préhistoire à la fin
du XVIII^e siècle. La seconde
partie contient l'histoire de la
France de la fin du XVIII^e
siècle à nos jours. Ce volume
est écrit par un auteur
compétent et impartial. Il
contient de nombreuses
références et des illustrations.

Le quatrième volume de la collection
est consacré à l'histoire de la
France. Il est divisé en deux
parties. La première partie
contient l'histoire de la France
de la préhistoire à la fin
du XVIII^e siècle. La seconde
partie contient l'histoire de la
France de la fin du XVIII^e
siècle à nos jours. Ce volume
est écrit par un auteur
compétent et impartial. Il
contient de nombreuses
références et des illustrations.

Le cinquième volume de la collection
est consacré à l'histoire de la
France. Il est divisé en deux
parties. La première partie
contient l'histoire de la France
de la préhistoire à la fin
du XVIII^e siècle. La seconde
partie contient l'histoire de la
France de la fin du XVIII^e
siècle à nos jours. Ce volume
est écrit par un auteur
compétent et impartial. Il
contient de nombreuses
références et des illustrations.

PARAPHRASE

D'UNE PARTIE

DU LIVRE DE JOB.

PARAPHRASE

D'UNE PARTIE

DU LIVRE DE JOB.

P A R A P H R A S E

T H E P A R T I E

D U L I V R E D E I O B

P A R A P H R A S E

D'UNE PARTIE

D U L I V R E D E J O B.

LONG-TEMPS Job vécut sur le trône , environné du faste et de la pompe des Rois. L'Orient n'avoit point vu de Monarque plus riche et plus puissant ; et sa vertu jetoit encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin le malheur eut son tour : les revers s'enchaînent aux revers ; les pertes s'accumulent ; la mort frappe coup sur coup ; la guerre désole ses Etats ; tous les fléaux l'accablent à la fois ; la contagion s'étend sur tout son corps : le Monarque n'est plus qu'un objet de dégoût et d'horreur , un homme souffrant et couvert de plaies : et pour comble de disgrâce , le mépris , l'injure et le reproche amer viennent encore aigrir ses douleurs. Quel mortel eût pu soutenir un si triste changement ? il ne lui reste plus de maux à craindre : il les sou

rous. Écrasé sous leur poids, et livré au plus affreux désespoir, il se traîne dans la fange, arrose la poussière de ses larmes, et se déchire le sein. Ses amis rangés autour de lui, déplorent l'excès de son infortune, ils ressentent tous ses maux, et lui rendent soupirs pour soupirs. Dans les angoisses de leur cœur, ils déchirent leurs vêtemens et passent sept jours entiers dans le morne silence de la douleur. Job le rompit enfin : ne pouvant plus se contenir, il maudit sa destinée, il maudit le jour de sa naissance, ce jour désastreux qui eût dû rester enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle, ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort, et lui demande à grands cris le tombeau, cette demeure de paix, cet asyle heureux, où les mortels trouvent le repos, où l'on n'entend plus de conseils importuns, où les Rois cessent enfin d'être malheureux.

Cet emportement déplut à ses amis : ils blâment ses vœux imprudens : il veut se justifier : la dispute s'engage et s'échauffe ; et dans le combat de leurs opinions opposées, ils en étoient venus à

agiter plusieurs questions qui touchoient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avoient fait un moment de silence, lorsque le Ciel intervint dans leurs débats et termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'élève un noir tourbillon, qui tout-à-coup obscurcit les Cieux. ils le voient et tremblent : aussi-tôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-Puissant.

» Quel est, dit-il, celui qui donnant carrière à sa langue téméraire, ose blâmer ma conduite, élever contre moi ses pensées du sein de la poussière, et qui prétend dicter des leçons de justice au Créateur de l'univers ? Toi qui tout-à-l'heure montrois tant d'audace, ose maintenant m'envisager d'un œil intrépide, soutenir mes questions et me répondre.

» Où étois-tu, le jour que l'univers nâquis ? Tes yeux ont-ils vu la main qui posa les fondemens de la terre, étendit les lignes de sa surface, arrondit son globe, déterminâ sa grosseur, et lui donna l'air pour base ? As-tu parcouru tous ses Royaumes, et le cercle de tes connoissances embrasse-t-il sa circonférence ? Quelle main a pesé la montagne qui leve

son front superbe au - dessus des plaines
qu'elle ombrage ?

» Connois - tu celui qui étendit son
sceptre sur les mers , et mit un frein à
leur fureur ? C'est moi qui ai ouvert le
globe , qui ai creusé dans ses entrailles
un réservoir pour les eaux. Ma voix les
enchaîna dans leur lit : les flots soulevés
et bouillonnans sous le souffle des tem-
pêtes , ont entendu mes ordres. Mer,
tu t'avanceras jusqu'ici : ici tes flots s'ar-
rêteront.

» Es-tu descendu dans ces profondeurs
de l'Océan , où j'ai caché des trésors à ja-
mais inaccessibles à la main des mortels ?
Dans quel abyme éloigné des rayons du
jour jaillit la grande source d'où coule
l'Océan ? Tes pieds ont-ils marché dans
les sombres retraites , tandis que la masse
des eaux rouloit sur sa tête ?

» La terre obéissante a-t-elle ouvert
son sein pour te recevoir ? As - tu vu les
retraites cachées de la mort , traversé
les sombres avenues de son palais et heurté
à sa porte redoutable ? La nuit de son em-
pire est profonde ; mais la nuit où j'en-
ferme mes desseins est encore plus im-
pénétrable à la vue des foibles mortels.

Si

Si tu as assisté à la création de l'univers, si tu l'as vu sortir du néant et se former sous tes yeux, tu dois savoir où est placé le palais brillant de la lumière, en quel lieu l'obscurité fixa son séjour.

» Quel est l'artisan des vapeurs? quelle est la source d'où descendent les perles de la rosée? Quelle main arrête pendant la nuit le cours des fleuves, et banchit la terre de frimats au lever de l'aurore? Quel souffle puissant, sortant des régions du Nord, touche les mers et durcit leurs ondes immobiles, étend un voile de glace sur la face des Royaumes, et les change en déserts?

» Tu ne connois pas ton Dieu; et ta foible vue ne peut mesurer la distance qui le sépare de toi. Peux-tu monter sur les tourbillons, et cacher ton front dans l'épaisseur des nuages? Peux-tu, au midi du jour, plonger, en étendant ta main, l'univers dans la nuit?

» Quel est celui qui lance les nuages dans l'air, et roule d'un pôle à l'autre des mers suspendues, qui rafraîchit les plaines altérées, et éteint les ardeurs de l'été dans un déluge de pluie, qui dans les sauvages déserts, loin des travaux des

Tome IV.

I

Bayerische
Staatsbibliothek
München

hommes , féconde les rochers arides , et fait fleurir la rose solitaire , sans autre témoin de ses appas que l'œil du jour ?

» Est-ce toi qui arrêtes les torrens de la pluie et fermes les réservoirs de l'atmosphère épuisée , lorsque la terre ne voit plus ses veines entr'ouvertes par la sécheresse ; ses montagnes dépouillées , ses plaines desséchées et noircies ; mais que reprenant une vie nouvelle , elle offre à l'œil une perspective variée de rivières brillantes , de plaines verdoyantes , de forêts couvertes de feuilles , de champs émaillés de fleurs , et que l'air est embaumé des plus doux parfums ?

» Es-tu jamais monté dans les magasins du Nord , où je forme la grêle et les neiges et tous ces trésors amassés par ma colère pour le jour de ma vengeance , où les nues versent les orages et le trépas sur une terre coupable ? Quel est celui qui donne aux vents leurs aîles vigoureuses et ce souffle impétueux dont la terre est ébranlée ; qui peut verser un déluge d'eaux du sein des Cieux , effrayer la nature des sons majestueux du tonnerre , lancer la foudre étincellante , lui mar-

quer les lieux où elle doit tomber et accompagner sa chute des feux du rapide éclair ? Ce n'est pas celui qui tremble à la vue de sa flèche enflammée , tombe de frayeur au bruit , et expire dans son éclair.

» Qui forma la masse étonnante de la comète et déposa sur l'azur des Cieux sa queue flamboyante ? Est - ce toi qui l'as suspendue dans ta colere : est - ce de toi qu'elle parle aux nations , et son éclat menaçant présage - t - il ta vengeance ?

» Est-il sur la terre , celui dont la main tient les rênes qui guident les pas des astres dans les plaines de l'Ether , regle leur révolutions , dirige leur course , entretient leur éclat et leur force ? Peux-tu arrêter l'influence des Pleïades , ou lorsqu'Orion étincele du haut de sa sphere , ranimer l'univers engourdi , et dénouer les liens de glace qui enchaînent l'année ? Qui enseigne à Masaroth (1) à reconnoître son poste , et à Arcture en quels lieux il doit briller ? La nuit et

(1) Constellation.

toutes ses étoiles sont à moi : j'en sème des milliers dans les Cieux , et j'en garde d'autres milliers en réserve.

» Est-ce toi qui décides en quels lieux le jour doit naître , qui ouvres les rideaux de pourpre de l'aurore , qui éveilles le soleil , lui ordonnes de se lever et d'aller éclairer le monde ? Est-ce toi qui l'as placé triomphant sur un char de feu , et l'envoyes parcourir sa vaste carrière ? Est-ce toi qui lances les torrens de sa lumière assez loin pour que la terre éloignée nage dans ses rayons ?

» Ton bras peut-il se mesurer contre le bras de Dieu ? Ta voix a-t-elle comme la mienne la force du tonnerre ? Peux-tu enfermer dans ta main la masse des eaux de l'Océan , lorsque la tempête soulève tous ses flots , et les lance furieux jusqu'au sein des nuages.

» Parois dans toute ta grandeur ; rassemble toutes tes forces , déploie toute ta puissance , et d'un regard irrité ébranle les fondemens de l'univers. Envoie ta vengeance ; dis-lui d'abaisser le vice triomphant ; de renverser les tyrans de leur trône dans la poussière : quand tu auras fait ces preuves , alors j'avouerai

DU LIVRE DE JOB. ROI

que ta sûreté dépend de toi seul ; que ton être t'appartient , et que tu peux te reposer sur ta force.

» Homme insensé ! Fantôme d'un moment , plus vain que l'ombre d'un songe ; quels mondes as-tu créés ; quelles créatures as-tu formées ; quels insectes as-tu nourris , pour oser blâmer ton Dieu ? Quand les jeunes corbeaux , pressés par la faim , demandent leur pâture , quel est celui qui entend leurs cris importuns , exauce leur prière et apaise leurs clameurs ?

» Qu'est-ce qui a pu érouffler dans le cœur de l'Autruche la tendresse et l'inquiétude maternelle ? Elle fuit ; elle laisse ses œufs dispersés sur le sable , abandonnés à la merci du sort ; ils reçoivent la vie de l'influence des Cieux ; le soleil les adopte , les féconde , et les fait éclore à la chaleur de ses rayons. La mere insensible oublie que le pied du voyageur peut écraser sa jeune famille , pendant qu'elle vole le long de la plaine , et qu'elle devance la course du cavalier.

» Tes mains ont-elles tissé la parure dont s'enorgueillit le paon superbe ? Quelle richesse dans les nuances que

réfléchissent les ondes changeantes de son plumage , lorsqu'il étale toutes ses couleurs aux rayons du soleil , lorsque plein de lui-même et fier de sa beauté , il déploie l'éventail de sa queue dorée , et s'avance à pas lents environné de sa gloire !

Quel maître enseigne à l'hirondelle prévoyante à distinguer la différence des saisons , et à trouver un été continu en changeant de ciel ? Dès que les nuages viennent attrister l'année , elle monte sur les vents , vole à tire d'aile vers le Midi , et ne craint plus l'orage qu'elle laisse derrière elle. Au retour du printemps elle revient jouir de sa douceur , et suivant en liberté la marche du soleil , elle laisse l'homme emprisonné dans son climat , subir , sans pouvoir échapper , l'inclémence des saisons et la rigueur des hivers.

» Mais elle ne fait que ramper dans les Cieux bien au-dessous de l'espace où plane l'aigle superbe Dans son vol infatigable , cette reine des airs se dérobe à la vue des mortels , et semble chercher l'astre du jour. Est-ce toi qui étends et soutiens à cette hauteur le volume

de ses vastes aîles ? Est-ce par ton ordre qu'elle vient se reposer sur la pointe des rochers inaccessibles ? Là , seule et dominante sur l'étendue des plaines , ses yeux percent les espaces de l'air , et marquent d'un regard sa proie rampante sur la terre. Elle nourrit de sang ses jeunes aiglons , et s'élevant au-dessus des armées rangées en bataille , elle se réjouit à la vue du riche festin qu'elles lui préparent.

» As-tu réglé quel nombre de mois la chèvre des montagnes et la biche des forêts doivent porter leur fardeau maternel ? Courbées dans les douleurs , elles le déposent sur la terre. Leurs enfans , exempts des misères humaines , marchent sans appui dès leur naissance , et savent se nourrir sans secours étranger. Dès qu'ils sont nés , ils vivent , ils abandonnent le sein de leur mère ; sans autre que la nature , ils errent en liberté dans nos champs , bondissent sur le gazon , s'enforcent dans les forêts , et vont d'eux-mêmes chercher un abri délicieux sous la fraîcheur de leur ombrage.

» Le bœuf sauvage , qui ne connoît de maître que moi , va-t-il mugir dans

tes étables et te demander sa subsistance, soumettre au joug sa tête indocile, briser la terre endurcie de ton champ, et fumant de travaux et de sueur, tracer tes pénibles sillons ? Sa force te seroit d'un grand secours, ose donc l'aborder sans crainte, et l'assujettir à tes besoins : ôse le charger des travaux de l'année, lui ordonner d'apporter tes moissons dans tes greniers, et de décharger à ta porte les trésors de l'automne.

» As-tu dispensé le zebre de la loi du travail ? As-tu brisé ses liens pour l'envoyer libre errer au milieu des déserts, et s'égarer lui-même dans l'immense étendue de ses domaines ? C'est la main de la nature qui le nourrit avec magnificence, et fait croître sa nourriture sur la pente des montagnes. Il bondit sur leurs précipices, et paroît voler dans l'air : il voit les villes fumer dans l'éloignement : fier du sentiment de liberté, il dédaigne l'attelage malheureux qui tremble sous la main menaçante de l'homme, et obéit en esclave à des rênes fragiles.

» Vois le cheval guerrier : as-tu ten-

du ses muscles , ses flancs robustes ? Son ame indomptable ne connoît point la crainte. Vois le feu jaillir de ses narines fumantes. Il se plaît à frapper la terre de son pied superbe , et se réjouit de sa force. La tête levée , il appelle par ses hennissemens les combats éloignés ; et brûle de se précipiter au milieu du carnage. Il se rit du trépas , couvre son mors d'écume , et dans ses transports furieux il enfonce la terre. Comme son cœur s'enfle et s'agite à la vue de l'épée étincelante ; comme il s'avance fièrement sur la pointe des lances , tandis que ses yeux se fixent sur l'éclat du bouclier , et réfléchissent ses éclairs ! Par un orgueil généreux il étouffe le sentiment de sa douleur , et se rend insensible au trait qui tremble dans ses flancs. Il répond par ses hennissemens aux sons éclatans de la trompette , jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de blessures , et son dernier soupir est le seul qu'il ait poussé.

» Vois la démarche encore plus fière du roi des animaux , lorsqu'il s'avance à pas lents dans sa majesté terrible. A son aspect , tout ce qui respire , fuit : sa présence dépeuple les forêts. Homme ,

est-ce à ta voix qu'il s'éveille , est-ce à toi que s'adressent ses rugissemens ? Prend-il sa nourriture dans tes mains ? Est-ce pour lui que tu bandes l'arc ; et lui jette-tu sa proie aux bords de sa sombre tanière ? Couché dans sa profondeur , au milieu de ses jeunes lionceaux , il respire le sang et attend l'occasion de détruire ; ou bien étendu sur des membres à demi dévorés , il passe le jour dans les ténèbres de son antre , et sommeille sur les victimes. Mais dès que la lune blanchit les airs de sa pâle lumière , le père et les enfans commencent leur ronde terrible , battent leurs flancs de leur queue recourbée , et déchirent avec fureur le sein de la terre. Bientôt la forêt retentit des cris et des gémissemens des mourans. Ils égorgent , ils déchirent. Quand leur faim est assouvie , ils regagnent leur caverne , et le sang mêlé d'écume qui découle de leurs dents meurtrières , marque la route de leur passage. Le berger fuit épouvanté , et frissonne en rencontrant les traces de leurs pieds empreintes dans la poussière.

» Ne crains point le cheval que je fais vivre au milieu des eaux. Sa grandeur

extraordinaire pourroit t'effrayer : mais son caractere est paisible et plein de douceur. Il ne fait sentir sa force et sa colere que pour repousser l'agresseur , et venger son injure. Ce noble enfant des fleuves leve ses larges pieds et les pose sur le rivage pour aller se mêler et paître avec la foule des animaux. La terre tremble et s'enfonce sous ses pas. Vois quelle force unit et bande ses muscles. Le fer ne peut l'entamer , et toutes les avenues de sa vie sont fermées aux blessures ; sa queue en se dressant paroît un cedre des montagnes , et ses robustes ressorts ne se relâchent jamais. Vaste édifice de chair , ses ossemens solides et ses larges côtes sont aussi durs que le bronze et l'acier. Sa démarche pleine de majesté , et sa bouche armée de défenses lui assurent l'empire des montagnes et des bois. Les montagnes le nourrissent. A la premiere vue de ce puissant étranger , les animaux sont saisis d'admiration et d'effroi. Sa douceur les rassure ; ils osent s'en approcher , et bannissant enfin toute crainte ; ils passent avec respect à l'abri de son ombre , et obéissent au signal de ses yeux. Les marais sont la retraite où il va chercher le

frais dans la chaleur du jour. Leurs joncs épais forment sa couche , et les saules le couvrent de leur ombrage. Quand la soif brûlante le conduit au bord du Jourdain , le torrent détourné coule dans ses entrailles ; il n'en reste plus qu'un foible ruisseau dont les ondes serpentent le long de la plaine.

» Vas sur les bords du Nil , et de ses rives fécondes , jette ta ligne au milieu de ses flots ; suspends à ton hameçon le puissant crocodile , et étends sur le sable sa longue masse : deviendra-t-il ton esclave ? T'avouera-t-il pour son maître , et tremblera-t-il à ta menace ? Amusera-t-il tes loisirs de ses jeux , et retenu par des lesses de soie , bondira-t-il autour de tes jeunes enfans ? Fera-t-il l'ornement de tes tables somptueuses , et la coupe remplie d'un jus enivrant , tournera-t-elle autour de sa grosseur ? Les marchands se partageront - ils cette riche proie ? et porteront - ils dans différens marchés ses membres divisés ? Quel acier peut pénétrer ses dures écailles , et triompher de sa résistance ? Fuis , si tu aimes la vie ; n'irrite pas sa force indomptable : le plus brave se change en lâche en sa présence :

sence : le plus téméraire n'ose l'éveiller quand il sommeille : quel est donc le mortel qui osera se révolter contre moi ? » Mais s'il se leve dans sa force ; s'il déploie sur les eaux sa longueur immense, quel est le guerrier intrépide qui l'a jamais dépouillé de son armure brillante, qui a jamais orné ses trophées d'une seule de ses écailles ? Quel mortel oseroit en approcher ? Vois ses larges mâchoires ouvrir un abyme, et montrer deux armées de dents aiguës par la mort : quelle double rangée de glaives tranchans ! Quel gouffre ouvert au milieu d'elles ! Mesure avec ta lance la longueur des uns, avec ta sonde la profondeur de l'autre.

» Lorsqu'il respire, des tourbillons de fumée sortent comme d'une fournaise de ses vastes naseaux ; et s'il est irrité, la mort sort en torrens de feu de sa gueule enflammée. La fureur des tempêtes et les mugissemens des flots, qui te remplissent d'épouvante, sont un charme pour son oreille : son large dos est le trône de la force ; ses membres et ses muscles ne peuvent être désunis par aucune force humaine : ses nerfs sont des

ressorts d'acier ; son cœur est dur comme le diamant.

» Quant à son réveil, il s'élève au-dessus des flots, et que se dressant dans sa longueur, sa tête semble toucher aux nues ; ses écailles, frappées des rayons du soleil, réfléchissent sur les collines une lumière fugitive. La terreur répand au loin, et les mortels consternés ne rougissent point d'avouer leur frayeur.

» En vain la mort l'attaque sous toutes les formes : son poitrail nu brave la fleche ailée et le tranchant du glaive : la fleche rejaillit ; le glaive vole en éclats. Au milieu de la grêle de traits qui pleuvent sur lui, environné de sa force et renfermé en lui-même, il entend sans s'alarmer le vain bruit des coups qui retentissent sur lui : le sable est jonché de fleches brisées : tranquille, il se rit des efforts et des fureurs des hommes qui s'agitent et se tourmentent vainement autour de sa masse impénétrable.

» Quand il se joue sur les mers, les flots bouillonnent ; le limon s'élève du fond des sables et noircit la face des eaux : les vagues affaissées sentent son passage : les traces d'écume blanchissent le verd

transparent de l'onde , et les matelots se montrent de loin les lieux où la mort a passé.

» La terre ne porte point d'animal semblable à lui : son espece est la seule dans la nature dont le cœur indomprable ne connoisse point le sentiment de la crainte. Dans sa fureur, il roule ses yeux farouches , glace d'effroi les cœurs les plus intrépides, et regne sur eux.

» Est-ce toi qui as enrichi l'ame de ses facultés merveilleuses , qui as allumé dans le sein de l'homme le flambeau de la raison , et qui le fait briller de son plus grand éclat lorsque le soleil et les astres sont plongés dans la nuit ?

» Est-ce moi qui donne les biens ou qui les reçoit d'un autre ? As-tu jamais entendu quelqu'un se vanter d'avoir été mon bienfaiteur ? Les vallées fécondes sont chargées de mes fruits : tous les troupeaux qui paissent sur les coteaux sont à moi : les mers , la terre et l'air m'appartiennent. Les étoiles et le soleil sont la poussière que j'ai semée au-dessous de mon trône , et tu voudrais te mesurer avec le Créateur de l'univers , toi que le seul regard d'une de mes créa-

tures fait trembler ! Réponds à ces questions. α

Ainsi parla le Tout-Puissant ; et les Cieux s'ébranlerent au son de sa voix.

Job saisi d'effroi n'osoit lever les yeux ; convaincu , il sentoit sa faute , et d'un cœur résigné : » Grand Dieu , dit - il , rien n'est impossible à ta volonté souveraine. Mon cœur est nu devant tes regards , et tu lis toutes mes pensées : mais tes desseins et tes décrets merveilleux passent la portée de la foible vue des mortels. J'avois souvent oui parler de ta puissance ; mais je ne t'avois jamais vu jusqu'à cette heure où ta présence m'a rempli de terreur. Couvert de honte , je vois le maître de ma vie , je me hais moi-même , et je t'abandonne mon ame. Pardonne à ma langue téméraire : elle n'aura jamais tant d'audace , et ma foiblesse ne tentera plus ta colere. Je condamne ma voix à un silence éternel , et le front dans la poussiere , j'implore ta clémence. L'homme n'est pas fait pour t'interroger , mais pour t'adorer et se taire. α

ÉPIQUE

A VOLTAIRE.

C'EST toi, Voltaire, qu'implore ma muse. Prenant son vol au-dessus des mers, elle quitte les contrées glacées qui l'ont vu naître, et te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle sent sa foiblesse, elle veut s'étayer de ta grandeur, et cacher ses fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuses pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans sa patrie.

C'est à toi de porter le flambeau de l'histoire dans la nuit des siècles, d'étonner le nôtre par le récit des actions des Héros, et d'aggrandir les Rois. Qui pourra comme toi étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique, et d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les

chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers , et ma muse enchaînée à ta gloire , sera préservée du tombeau.

Quelle est , diras-tu , cette muse étrangère qui s'écarte de son isle et vient briguer mon sourire ? Voltaire , cette muse , quoique née dans d'autres climats , ne t'est point étrangère. Souviens - toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton , lorsque mollement assis sur le duvet de Dorset , tu repoussois avec colere les fantômes de la mort et du péché , ses enfans de son génie , qui offensèrent ton goût délicat.

Souviens-toi de celui qui dessilla les yeux du censeur (1) de Milton , te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination , et te fit presque avouer que son génie n'étoit pas aveugle comme ses yeux.

Mais qu'ils sont déjà loin de nous ces

(1) Si Young trouvoit que l'imagination de Milton est toujours sage , et ne s'écarte jamais des regles du bon goût , faut-il s'étonner qu'il n'ait pas réprimé le dérèglement de la sienne ?

jours de nos disputes innocentes ! Ils ont disparu pour ne jamais renaître , ces soleils qui éclairaient nos amusemens légers ; hélas ! nos cheveux alors n'étoient point blanchis par les années ! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tous deux , moi , la reconnoissance que je dois à mon protecteur , toi , la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains !

Bientôt le présent dormira dans le silence , dans l'oubli profond où dort le passé. Bientôt s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettions entre les menaces et les faveurs des grands ; entre la gloire des succès et la honte des revers ; entre la gaîté Françoise et l'humeur mélancolique de l'Anglois.

Arrêtez-vous , momens rapides , arrêtez-vous. O mon ami , ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin , et la toile s'ébranle déjà pour tomber : n'entends-tu pas le cri des années , et la voix de l'Eternel qui nous appelle ?

Cette voix nous inspire bien d'autres pensées et bien d'autres desirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont

116 ÉPITRE A VOLTAIRE.

nouveaux Un autre but se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle s'empare de notre ame : nous sentons naître une autre ambition ; et de vains lauriers que le tems peut flétrir , ne sont plus capables de nous satisfaire.

REVUE DE LA VIE.

L'HOMME ne peut se bien voir que dans l'image que lui réfléchit le passé. Tant qu'il est dans la chaleur de l'action, il ne peut juger sainement ni des autres, ni de lui-même. Les préjugés, les passions qu'excite la présence des objets qu'il a en vue, aveuglent sa raison; mais lorsqu'il est de sang froid, et qu'il revient sur ce qu'il a fait, alors il est spectateur désintéressé, et il souffre la vérité: ceux qui étoient ses rivaux ont cessé de l'être, et il peut prononcer avec impartialité sur lui-même et sur les autres.

La sagesse est le fruit de l'expérience: l'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. Une vie active répand les semences de la sagesse. Mais celui qui ne réfléchit point, n'en recueille point la moisson; il traîne le fardeau des années, perd sa vie, et ne s'apperçoit qu'il a vieilli que par ses infirmités, par la date de son ex-

trait de batême, et par le mépris du genre humain. Eh quel bien reste au vieillard, s'il n'a pas acquis l'estime publique? Aucun.

Mon ami, nous sommes partis ensemble du même terme : séparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de notre long voyage, ne sentant plus l'aiguillon de l'ambition, à présent que la vitesse de nos esprits animaux s'est ralentie, nous n'aspirons qu'au repos. Dans cet état d'inaction et de loisir, il est utile, il est naturel de réfléchir sur le passé. Vois cette mer orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge ; et l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie il rampe : bientôt il essaie ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi et glacé, il se traîne

dans les coins obscurs, s'y cache et s'y assoupit, ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-mêmes sur celui qu'il a traversé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fond de cette histoire, s'il en peut tirer quelque réflexion morale, c'est toujours de quoi lui donner quelque valeur, c'est de quoi s'aider à être plus sage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde. Que d'amitiés stériles, que de haines injustes, que de présomptions téméraires, que de lâches faiblesses, que de basses flatteries, que d'écarts indécens, que de projets insensés, que d'espérances vaines, que de ressources ignorées, que d'occasions échappées, que de maux et de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères et d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaisons, sans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres! Que de fois nous

avons craint de nous ruiner par trop de générosité, sans songer que l'argent ne devient richesse que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage, et qu'il ne devient vraiment notre bien qu'en se séparant de son maître ! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes, sans penser que leur estime seule, si celle de l'Être-Suprême n'est méritée, est la plus grande comme la plus ordinaire vanité de la vie ! Comme il m'est démontré maintenant qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissemens des hommes, si ce n'est peut-être un mépris imprudent de leur opinion !

Que je vois clairement tout l'excès de notre ignorance ! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins ! C'étoit nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoin, il n'est point de desirs ; sans desir, il n'est point de jouissances : et sans jouissances, il n'est plus de bonheur pour l'homme : car il n'y a point d'autre source du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre foiblesse, c'est cet étrange ascendant

cendant que les desirs ont sur la raison. Combien de fois nous avons pris la violence de nos desirs pour la preuve infail-
libile de la certitude du succès, tandis
que les autres voient clairement que le
succès nous étoit impossible ? Si le desir
nous aveugle à ce point, il ne faut plus
s'étonner que l'homme expirant se flat-
te encore de vivre. Nous sommes mûrs et
flétris comme les feuilles jaunies de
l'automne, que la plus légère haleine va
détacher de la branche ; et nous croyons
tenir encore plus fortement à la vie que
le bouton naissant ne tient à sa tige,
quoique dans sa première verdure.

De tous les nœuds qui nous attachent
à la vie, les plus doux et les plus forts
sont ceux de l'amitié. Quand une fois la
mort a coupé ces nœuds, quelle folie de
vouloir en former de nouveaux, et de
livrer encore à cette illusion nos cœurs
désenchantés par le trépas de nos amis.
Dans la revue de l'espace que j'ai parcou-
ru, quels objets s'offrent plus fréquem-
ment à mes yeux, que la multitude des
trophées de la mort ? Comme la cruelle
triomphe ! Que de tombeaux pressent le
sein glacé des amis que nous pressions

contre le nôtre, qui partageoient nos demeures, nos goûts, nos plaisirs et nos cœurs ! Leurs épitaphes rassemblées formeroient presque un volume : qu'il seroit instructif, s'il étoit bien lu ! Ces leçons sont le legs le plus précieux que nos amis puissent nous laisser en mourant. Hélas ! la sagesse humaine n'est gueres que le triste fruit de nos douleurs.

O mon ami, que notre course est rapide ! Avec quelle vitesse les hommes se chassent successivement du théâtre de la vie ! Où sont tous ses grands hommes, tous ces astres de l'espece humaine qu'on voyoit briller dans les routes diverses de la gloire et de la renommée, et dont l'éclat excitoit notre émulation et notre jalousie ? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'Avril, ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers ? Ne les avons-nous pas vu s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement, comme les foibles étincelles d'un feu allumé dans un amas de feuilles, et ne laisser après eux que des cendres ?....

Nous sommes jaloux de l'estime pu-

blique : mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amitié à meilleur compte ; et en ne cherchant qu'elle , nous risquons souvent de perdre l'un et l'autre. Le monde est avare et réservé dans ses dons ; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. Nous ne pouvons le forcer à nous aimer , mais arrachons-lui son estime ; et quand une fois nous nous en serons saisis , nous pourrons alors prétendre à son amour , et à un amour durable

En réfléchissant sur ma vie passée , je trouve une sorte d'amitié vaine et passagere dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amitié des grands. Que j'étois insensé ! Pour de vaines marques de leur affection , je leur donnois en retour de l'amour véritable : mais je ne m'en repens pas. Je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car , mon ami , il y a deux especes de charité ; et il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

La pitié a deux devoirs à remplir : l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre : l'autre , à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes ; c'est celle de se voir trompés par

leurs richesses , qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendoient. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyoient qu'en emplissant leurs bourses , la coupe du bonheur alloit se remplir pour eux au même degré. Au reste , tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour , c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrete curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avions conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs , très-peu d'hommages du cœur , voilà ce qu'il faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime , quand elle est juste , est un droit sacré , mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est due , il faut la payer : si elle ne l'est pas , ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du mépris reciproque. Malgré notre orgueil , il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts et leurs foiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir , c'est prudence. Autrement , de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent

pour nos propres fautes ? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres et nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentimens intérieurs des autres hommes, ne viennent que du parallele secret que nous faisons d'eux et de nous au fond de notre ame. Ce seroit donc nous condamner, que de ne pas leur pardonner... Je remercie le Ciel de cette pensée.

Voici une réflexion qui me déplait, parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards sont trop enclins à bien penser d'eux-mêmes ; non pas qu'ils soient plus prudents et plus soigneux d'éviter le vice, mais parce que le vice les a abandonnés. Ils se croient vertueux, parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuissance pour victoire ; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres qui, après une jeunesse sans reproche, semblent avoir attendu la vieillesse pour faire des folies. C'est le spectacle le plus digne de pitié. Il est des fautes naturellement attachées à chaque âge de la vie, comme à leur saison : celles-là méritent quelque

tolérance ; mais des vices hors de saison sont une production monstrueuse qui n'est épargnée de personne.

Dès notre enfance , dans cet âge qu'il plaît d'appeler l'âge de l'innocence , nous n'étions pas entièrement irréprochables : nos vices commençoient à naître : bientôt ils grandissent en quelque sorte avec nous ; ils devancent les années et se développent plus rapidement que l'homme. Nous desirions bien la sagesse ; mais ce qu'elle eût rejeté , nous l'aimions de préférence , et ce qu'elle eût choisi , nous le remettions à un autre tems. Nous avons souvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais jusqu'à une rupture ouverte.

P E N S É E S

S U R

D I F F É R E N S S U J E T S.

L A V I E I L L E S S E.

I.

Le Ciel nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie ? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes débiles et fatiguées de nous porter , après l'heure où le genre-humain a coutume d'aller se reposer ? Peut-être le Ciel ne laisse-t-il vivre si long-tems que ceux qui le méritent le moins.

I I.

Le monde est usé pour le vieillard ; le vieillard est usé pour le monde. Le monde

le quitte , comme on voit les souris désertter une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde , comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune et fâcheuse , renfermons - nous et devenons inaccessibles. Par amour-propre , il faut nous anéantir d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paroissions plus vieux encore aux yeux du jeune homme , quand nous voulons l'imiter.

I I I.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse ? La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir ! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embrassemens de deux êtres qui vont périr ? C'est se rendre la mort plus amère , et se préparer les douleurs d'une double séparation : celle de l'ame et du corps n'est pas plus cruelle. — Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent ,

c'est pour s'amuser de vous : ou bien , ils s'adressent à vous , comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événemens du tems passé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge , ou désespérez d'en trouver.

I V.

L'espérance est le soutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bonheur elle rend l'homme heureux. Les plaisirs de nos premières années étoient - ils quelque chose de plus réel que de vaines promesses de bonheur qu'elle nous faisoit hardiment au nom du lendemain ? L'espérance meurt dans la vieillesse.

V.

Comme la colombe de Noé, les vains desirs que le vieillard envoie hors de lui chercher le bonheur , ne trouvent point de lieu dans le monde où se reposer : il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

V I.

Quand les infirmités chassent le monde

loin de nous , ou que la maladie nous relegue dans notre demeure , ne pourrions-nous avoir le courage d'y rester seuls ? N'est - il pas tems de nous préparer à mourir , à soutenir l'entrevue de Dieu ? La sagesse ne peut ajouter un seul jour à notre vie ; mais elle peut en alléger le fardeau et diminuer les terreurs de la mort.

V I I.

Ne fût-ce que pour soutenir avec décence la dignité de la nature humaine , dont il ne convient pas d'exposer en public les foiblesses et la décadence , les vieillards devroient se cacher dans la retraite , s'en envelopper comme d'un voile , et disparoître du monde avant de descendre dans la terre. Le vieillard décrépît ne peut plus , sans se compromettre , se familiariser trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut - il avoir avec ceux qui sont dans la jeunesse ou dans la force de l'âge ? Aucun ; et dès-lors quelles douceurs peut-il trouver dans leur commerce ? C'est vouloir , comme Mézence , unir les morts aux vivans.

V I I I.

Un vieillard qui se croit encore du monde , et faire partie de la société , est aussi ridicule qu'un homme , qui , après avoir fait débauche toute la journée , fort ivre sur le soir , voit le soleil à son couchant , et s' imagine qu'il se leve.

I X.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre : ainsi le vieillard , par ses infirmités , montre à tous les autres , excepté à lui seul , à quelle heure en est la journée de sa vie. Un homme célèbre parmi les modernes tomba en démence dans sa vieillesse , et quand il passoit devant une glace , il s'écrioit d'un ton de pitié : » Le pauvre vieillard ! « Il ne savoit pas que c'étoit lui qu'il voyoit. Voilà notre histoire.

X.

Demandez aux billets funéraires ce que c'est que la vie humaine. La connoissance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous recon-

cilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de ses liens : comme le vaisseau, qui, dès que le cable est coupé, ne demande plus qu'un heureux passage et un vent favorable ; prêt à cingler vers le port, d'où nul mortel ne revient, j'attends le signal du maître de mes jours. O toi, vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reste plus de ceux que la nature m'avoit donnés) viens dans mes bras : en quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matiere ne peuvent séparer les esprits ; c'est en vain que de vastes mers roulent entre nous ; nos ames sont unies et se touchent. Je t'embrasse pour la dernière fois. Adieu : adieu pour des siècles.

LE PLAISIR.

LA nature nous offre une foule d'innocens plaisirs que nous pouvons goûter sans remords. Epicure aimoit ses jardins ; et ce goût fut toujours celui des sages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux et sage, que la réflexion et la paix ?

Ces

Ces deux biens sont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez sa simple symmétrie, sa culture, sa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrain sauvage, aride et épineux d'une campagne commune, vous aurez un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin, réveille notre reconnoissance pour l'Etre Suprême. C'est un paradis terrestre qui reste encore à l'homme vertueux.

Quel riche présent des Cieux, que ces doux parfums que le zéphyr secoue du calice des fleurs et porte à nos sens ! Quel charme pour la vue dans ce groupe de fleurs sur qui l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les douces pluies dont il les arrose ! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'ame le trouble des passions. Tout y instruit la raison : tout y charme le cœur et les sens. Mais pour les gens du monde, la tulippe est sans couleurs, et la rose est sans odeur. Leur goût est mort à ces plaisirs simples : des goût violens et dépravés ont usé toute leur sensibilité : il ne leur en reste plus pour ces impressions douces. Comment

en auroient-ils pour ces idées philosophiques, pour ces sentimens délicieux et purs qu'inspirent une promenade faite sur la verdure, le murmure d'un clair ruisseau, l'ombrage d'un berceau vert, la vue d'un fruit qui pend de sa branche abaissée, ou d'une fleur qui commence à s'élever sur sa tige.

L'ESPRIT.

N'ESPÉREZ pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens seroient plus estimés, s'ils avoient un peu moins d'esprit?

MORT.

Nous avançons vers la tombe, les yeux

fermés , comme les Lacédémoniens alloient à leur lit dans les ténèbres.

Il est des vieillards qui , à l'âge de Nestor , sont encore galans comme Pâris : il en est qui voient du même œil un billet de spectacle et un billet d'enterrement , et le lisent avec la même sensation ; qui s'amusent de l'appareil d'une pompe funèbre , et vont par passe-tems enterrer leur ami.

L' A M I T I É.

I.

L'AMITIE' des méchans se forme dans les ténèbres , et craint de montrer au jour sa source impure : ainsi les fleuves d'Alphée et d'Aréthuse mêlent leurs eaux sous la terre , loin des yeux et de la lumière.

I I.

Celui qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour , est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle.

Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée , ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

I I I.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent tant qu'ils esperent gagner. Quand leur partie est faite , ils les jettent au rebut , et en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

B I E N F A I S A N C E.

LES riches qui ont un cœur peuvent-ils engloutir tant de trésors dans des plaisirs frivoles , dont ils sont dégoûtés eux mêmes , tandis qu'une multitude d'infortunés périssent de froid et de faim ? Quand nous réformons nos maisons , et que nous visons à l'épargne , nous croyons devenir économes : nous ne faisons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laissons accu-

muler, dont nous leur devons compte ! Les malheureux ont à notre superflu un droit égal à celui que la loi nous donne sur les fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'est pas une dette du jeu : et l'on peut sans déshonneur se dispenser de l'acquitter.

C O N S C I E N C E.

L'IVRESSE de la prospérité étourdit l'homme : elle peut adoucir les remords et assoupir la conscience : mais dans l'adversité, un mauvais cœur doit être un fardeau insupportable.

V A N I T É.

LA vanité peut se rencontrer avec un bon naturel : mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur.

L U X E.

Si nos ancêtres se levoient de leurs tombeaux et revenoient parmi nous, ils croi-

roient s'être rencontrés dans un jour de fête publique. Ils ne pourroient se persuader que toutes ces folies sont la maladie de tous les jours.

RELIGION.

Ajouter à la révélation, sous prétexte de l'embellir et de la perfectionner, c'est faire comme cet Empereur Romain, qui fit ôter la tête de la statue de Jupiter, pour y placer la sienne.

Le Ciel aveugle l'homme qu'il veut détruire.

La Religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les Cieux.

LA VIE.

Si l'homme, en naissant, pouvoit voir rassemblés en masse tous les maux qu'il souffre en détail le long de la vie, il la rejeteroit avec horreur.

Tout homme peut sentir la folie de ses plaisirs passés : mais il faut être plus sage que Salomon pour appercevoir la folie des plaisirs qu'on se promet dans l'avenir.

EUSEBE,

O U

LE RICHE VERTUEUX.

EUSEBE a de l'esprit : il connoît l'art de varier les plaisirs de l'imagination et des sens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage , et il sait s'arrêter. Eusebe est riche , il est jeune , il est gai , il aime à dépenser : voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses richesses à ses vertus. Il accorde libéralement à la nature , à son rang , à ses devoirs tout ce qu'ils exigent de lui : mais il refuse tout au vice , au caprice , à la folie. Il a aussi ses amusemens : sa vertu n'est point austere. La vue d'un bal ne lui fait point horreur ; il ne croit point que les cartes soient une invention du démon : mais il choisit des récréations qui le délassent : il connoît et

prévient le moment où elles alloient le fatiguer ; il pense qu'il en est des plaisirs comme des gros livres qui gagnent presque toujours à être abrégés.

Il a , comme les autres , ses parcs , ses jardins , ses grottes , ses cascades , ses statues , ses tableaux , mais il en sait mieux jouir ; non pas qu'ils soient plus beaux et d'un plus grand prix , mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du peintre ; si le marbre de ses statues s'anime et vit sous ses yeux , c'est la joie pure de son ame qui donne des graces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art , et qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination et des sens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet et de leur charme : le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir et briller ; ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquans : elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps , il faut entretenir et cultiver les facultés de l'ame , et une raison saine aide aux sens à jouir.

Eusebe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe, c'est moins pour satisfaire son orgueil, que pour exercer sa bienfaisance: il compte avec joie tous les malheureux qu'il nourrit en les occupant, et s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu du Ciel, le public attend davantage de lui, et que s'il est plus grand que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains. Il cache au pauvre la main qui le nourrit. Invisible, elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné; et ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls, risques; qu'elles dégradent l'homme, dès qu'elles ne l'élevent pas; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le Ciel égale le bonheur de toutes les conditions; que c'est en vain que les riches méchants ou inutiles se logent comme des Dieux dans des temples superbes;

OU LE RICHE VERTUEUX. 143

qu'ils n'y seront point adorés , s'ils ne s'y montrent bienfaisans ; et qu'ils n'y paroissent que des Dieux ridicules ou malfaisans , comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leurs penchans à faire du bien ; et la nature équitable récompense le plus grand des plaisirs.

Eusebe aime les plaisirs ; mais cet amour est éclairé par sa raison. Il sait les choisir ; il en est qu'il accueille avec transport ; il en est qu'il n'admet qu'avec réserve ; il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance , et ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation , et le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

EXTRAIT
DU POÈME INTITULÉ : (1)
LA RÉSIGNATION.

I.

JE vous écris du bord de ma tombe :
la vieillesse m'assoupit sur ma plume :
l'hiver de l'âge a glacé ma muse , et mes
vers cessent de couler. Un nuage épais
offusque ma vue. Ma main débile désobéit à mon desir et tremble en écrivant
ce qu'elle écrit , et le soin de ma gloire

(1) Ce Poëme , adressé à une femme pour la consoler de la perte de son époux , a deux parties. Il ne laisse pas d'être long... L'Auteur le composa en 1762 , trois ans avant sa mort : c'est le dernier Ouvrage qu'il ait livré au public. Le Journal Anglois , appelé *la Revue du mois* , dit que c'est la plus mauvaise de toutes ses productions ; et le Journal Anglois la raison. L'extrait que j'en donne ici , est tout ce que j'y ai trouvé , qui pût ne pas être tout-à-fait indigne d'être traduit.

m'oblige

m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort applique sa dent meurtrière sur mon corps languissant. Que n'acheve-t-elle sa victime ? La cruelle épargne mes jours , et me condamne à vivre encore ! Comme le Patriarche Noé , qui vit périr un monde et un autre succéder , j'ai vu le monde où j'étois né changer sous mes yeux : mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

I I.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

I I I.

Voilà que j'ai besoin moi-même de consolation , au moment où j'essayoie de vous consoler. O nouvelle funeste ! O (1) Richardson , depuis long-tems chéris de moi !.... Mais je me suis dé-

(1) L'Auteur écrivoit ce Poëme , lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. Richardson , son ami.

fendu le chagrin et les pleurs... Ah ! Puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami ? Grand Dieu , secours ma foiblesse , et que cette larme qui tombe , épuise toute ma douleur. Hélas , combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins ! Combien de fois son génie éclaira mes écrits , et sut embellir jusqu'à mes fautes ! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions , et de lire dans l'ame des belles ? La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain.... Mais je ne les crois point perdu pour moi. Des mondes éloignés qui nous séparent , nous nous entendons encore.

I V.

Laissons le ciel choisir pour nous les événemens de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos desirs ? Combien de fois aussi nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage ?

V.

Quand nous sommes vieux , notre

LA RÉSIGNATION. 147

gloire alors est d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs, qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se renferment sur le soir.

V I.

Vouloir juger, par le peu que nous connoissons, de la grandeur du pouvoir ou de l'amour de l'Etre-Suprême, c'est interroger une goutte d'eau sur la profondeur de l'Océan, un grain de sable sur l'étendue de ses rivages.

V I I.

L'homme sans vertu est un homme mort : fut-il Roi, sa robe royale n'est qu'un drap funéraire sous lequel il est enseveli.

V I I I.

J'écris encore dans un âge où nul mortel n'ose écrire. Mais il est grand tems que je finisse aussi ; et je ne dois plus rien écrire... qu'une épitaphe pour mon tombeau.

Fin du Tome quatrieme.

T A B L E

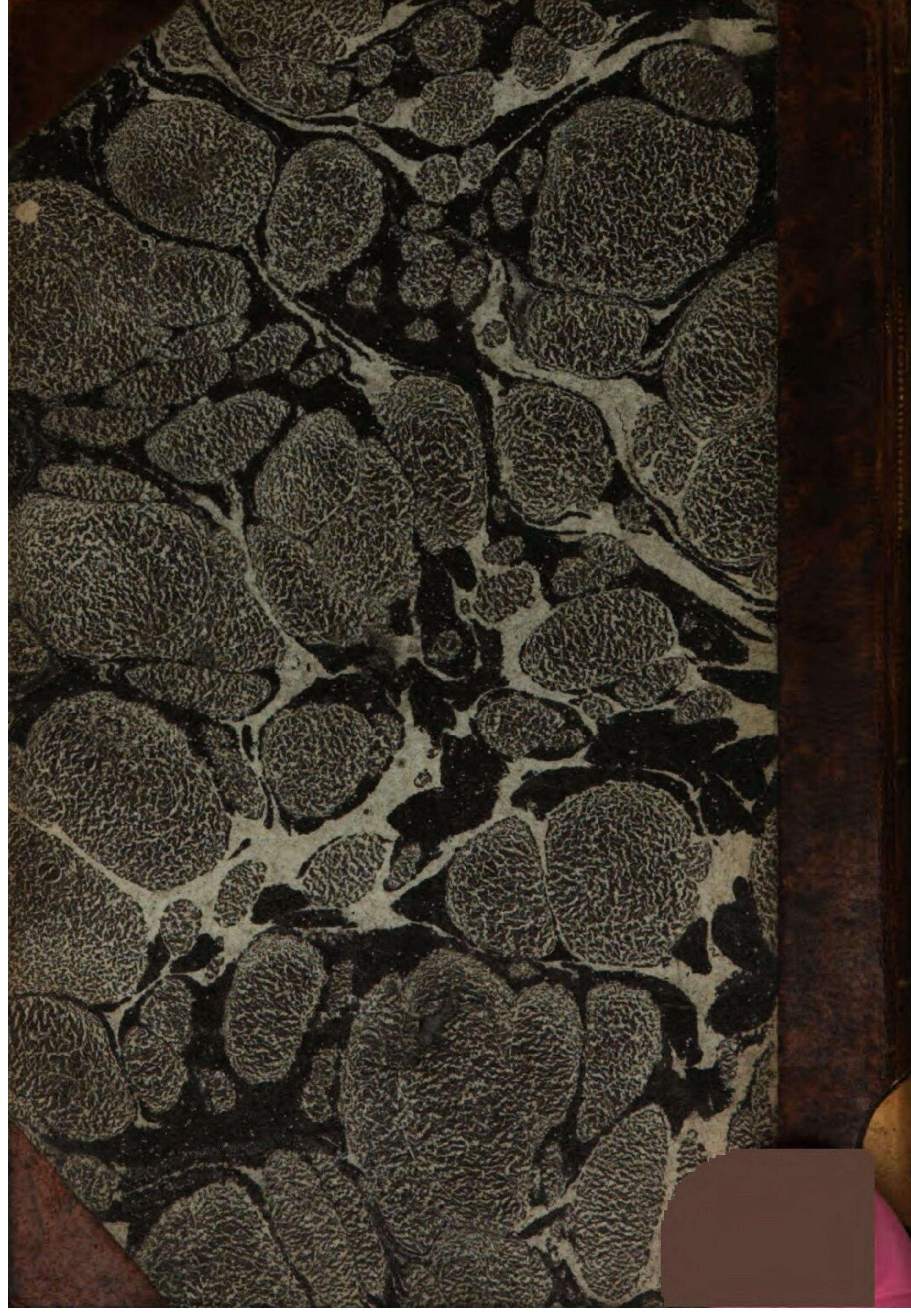
DES MATIERES,

Contenues dans le quatrieme Volume.

<i>Le Jugement dernier,</i>	page 5
<i>Le Triomphe de la Religion,</i>	49
<i>Paraphrase du Livre de Job,,</i>	91
<i>Epître à Voltaire,</i>	113
<i>Revue de la Vie,</i>	117
<i>Pensées sur différens Sujets,</i>	127
<i>Eusebe, ou le Riche vertueux,</i>	140
<i>La Résignation,</i>	144

Fin de la Table du Tome quatrieme.

Bayerische
Staatsbibliothek
München



Young, Edward, 1683-1765

Oeuvres complètes

Bd.: T. 4

Paris (1796)

Bibl.Mont. 894-4

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10714069-2